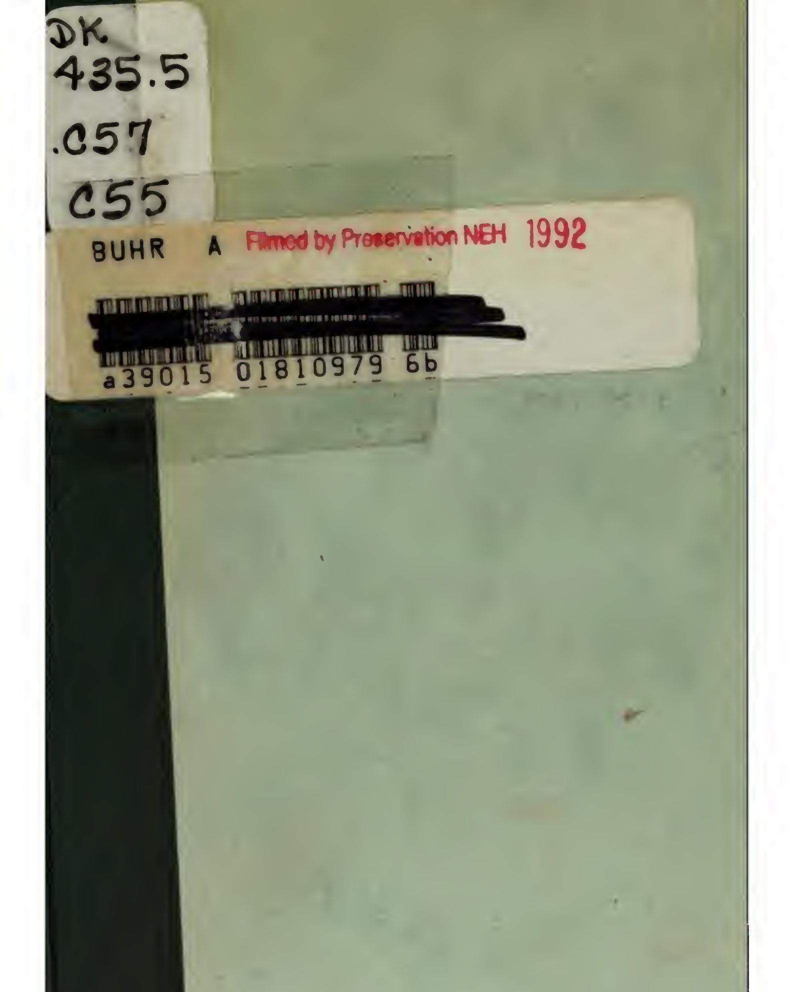

DK
435.5
.C57
C55
BUHR A Filmed by Preservation NEH 1992
a39015 01810979 6b



LE MÉTROPOLITAIN

KASIMIR-GASPARD, COLONNA

CIECISZOWSKI

ET SON TEMPS

1745-1831

PAR

Léonard Chodzko

Prix : 50 centimes.

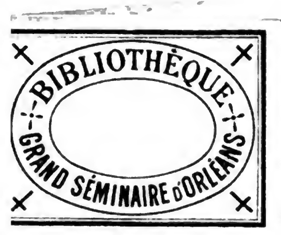
PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE
GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS-ROYAL

C. DOUNIOL, LIBRAIRE
RUE DE TOURNON, 29

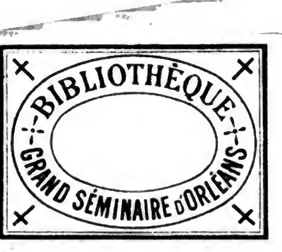
GEORGES BARBA
RUE CHRISTINE, 7

1866


BIBLIOTHÈQUE
GRAND SÉMINAIRE D'ORLÉANS

UN ÉVÊQUE POLONAIS




BIBLIOTHÈQUE
GRAND SÉMINAIRE D'ORLÉANS

UN ÉVÊQUE POLONAIS



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire des légions polonaises en Italie; Paris, 1829. 2 vol.

Les Polonais en Italie, tableau historique et géographique; Paris, 1829.

Esquisse chronologique de l'histoire de la littérature polonaise; Paris, 1829.

Tableau de la Pologne ancienne et moderne; Paris, 1830. 2 vol. (Traduit en allemand, en anglais et en italien.)

Coup d'œil historique sur la guerre de 1831; Paris, 1831.

Histoire politique de la Litvanie de 1386 *à* 1831; Paris, 1831.

Tableau historique et chronologique des révolutions de la Pologne de 1764 *à* 1831; Paris, 1832.

Carte géographique, statistique et routière de Pologne en 1772–1865; Paris.

Atlas des sept partages de la Pologne en 1772, 1793, 1795, 1807, 1809, 1815, 1846; Paris, grand in-folio.

Notice biographique sur Joachim Lelewel; Paris, 1834.

Notice biographique sur Thadé Kosciuszko; Fontainebleau, 1837.

La Pologne historique, littéraire, monumentale, pittoresque et illustrée, ornée de 180 gravures sur acier; Paris, 1835-47. 3 vol. gr. in-8.

La Pologne encyclopédique de 550 *à* 1849; Paris, 1849.

Tableau statistique de la Pologne de 1772; Paris, 1852.

Carte des agrandissements de la Russie, depuis Pierre I; Paris, 1853.

Carte des envahissements de la Russie, de Rurik I à Nicolas I; Paris, 1854.

Carte de la Mer-Baltique, avec une légende explicative; Paris, 1854.

Carte de la Mer-Noire, avec une légende; Paris, 1855.

Histoire populaire de la Turquie de 543 *à* 1856; Paris, 1856.

Généalogie des princes de Kozielsk Oginski; Paris. 1858.

Généalogie de la famille des Rawicz-Ostrowski; Paris.

Thadé Kosciuszko (usque ad finem); Paris, 1859.

Carte des pays slavo-polonais aux VIIIme et IXme siècles avant l'envahissement des Warègues et des Allemands; Paris, 1861.

Carte des États de la République de Pologne aux XVIme et XVIIme siècles, avec le texte du traité de Polanow, en 1634, entre la Pologne et la Moskovie; Paris, 1861.

Massacres de Galicie et Krakovie confisquée par l'Autriche en 1846; Paris, 1861.

Recueil de traités, conventions, etc., sur la Pologne de 1762 *à* 1862; Paris.

Type d'un Evêque polonais, biographie du métropolitain K.-G. Cieciszowski, 1745–1831; Paris, 1865.

Histoire populaire de la Pologne de 550 *à* 1865. La première édition a paru en 1855, la quatorzième en 1865; Paris, gr. in-8 avec gravures à 2 fr. Le format in-18, sans gravures, 3 fr.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue des Poitevins, 6.

UN ÉVÊQUE POLONAIS

LE MÉTROPOLITAIN

KASIMIR-GASPARD, COLONNA

CIECISZOWSKI

ET SON TEMPS

1745-1831

PAR

Léonard Chodzko

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE | C. DOUNIOL, LIBRAIRE

GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS-ROYAL | RUE DE TOURNON, 29

GEORGES BARBA

RUE CHRISTINE, 7

—

1866

I

La Pologne existe, comme État constitué, depuis l'année 550 de J.-C. En 860, les Polonais, au temps de *Piast*, fondateur de la dynastie, reçurent les premières notions du christianisme, lorsque Cyrille et Méthode, devinrent les apôtres catholiques des Slaves. En 880, le pape Jean VIII reconnut la langue slavo-polonaise, comme *langue liturgique*; mais c'est depuis 965 que le culte romain fut définitivement établi dans tout le pays. Ce fait se produisit sous le règne de Mieczyslas I (958-992), cinquième roi de la dynastie des Piasts, et lorsqu'en 965 il épousa Dombrowka, fille de Boleslas I, de Bohème. C'est de ce mariage que naquit Boleslas I *le Grand*, l'un de nos plus illustres rois (992-1025). La Pologne avait déjà

tant d'autorité, que des souverains étrangers, attachaient une importance particulière à ses alliances.

Ainsi, Geysa ou Jesse (issu d'Arpad), chef suprême des Hongrois (970-999), après la mort de sa première femme Sarolta-Gulya, épousa, en 968, Adélaïde ou Ethelgide, fille du roi de Pologne Ziémowit, et sœur de Mieczyslas I. Secondée par deux prêtres polonais, André et Benoît, elle contribua puissamment à répandre le christianisme en Hongrie. De ce mariage naquit, en 970, Etienne I *le Grand* (999-1038). Il fut baptisé par saint Adalbert (Woyciech), bénédictin et évêque de Prague, et qui, en 997, devint martyr en Pologne, lorsqu'il convertissait les idolâtres prussiens. Etienne prit le titre de roi, fut couronné, en l'an 1000, sous les auspices du pape Sylvestre II, et en 1008, il épousa Gisèle, sœur de Saint Henri II, dit *le Boiteux*, empereur d'Allemagne (1003-1024). Il partagea la Hongrie en onze diocèses, et en 1047, il fut canonisé par le pape Benoît IX.

D'autre part, Syrita ou Sygrida, fille de Mieczyslas I fut mariée à Eric VIII *le Victorieux* (ou Henri), roi de Suède (954-974). De ce mariage naquit Olaüs ou Olaf Skothonung, roi d'Upsal-Suède, et, dès cette époque, date l'introduction du christianisme en Suède.

Syrita étant devenue veuve, épousa Suenon I, dit *à la barbe-fourche*, roi de Danemark et d'Angleterre (994-1014). De ce mariage naquit Canut I *le Grand*, roi de Danemark, de Norwége et d'Angleterre (1014-

1036), et depuis, le christianisme se répandit définitivement dans ces pays.

Ce fut encore sous l'influence de l'action civilisatrice et religieuse de la Pologne qui s'étendait sur la Hongrie, la Suède, le Danemark, la Norwége, que Wladimir I, grand-duc de Kiiovie, issu de Rurik, se convertit en 988, en prenant le nom de Bazile et qui est placé parmi les saints du calendrier romain.

L'histoire nous apprend que Photius, patriarche intrus de Constantinople, fut chassé et condamné, en 886, par le pape Étienne V, et par l'empereur de Byzance Léon, surnommé *le Philosophe;* mais son schisme lui appartenait en propre et n'avait point d'adhérents. Ce n'est qu'à partir du patriarche Michel Cérulaire, que date le schisme oriental. Mais Cérulaire fut excommunié par les légats du pape Léon IX, en 1054; cette excommunication fut confirmée par le pape Victor II et appuyée par l'empereur de Byzance Constantin-Monomaque. Enfin cet homme fut chassé pour ses crimes du patriarchat de Constantinople, sous le pontificat du pape Etienne IX et par ordre de l'empereur Constantin X, Ducas, en 1058, et il mourut misérablement la même année.

Quant au schisme moskovite, il ne s'affirme définitivement qu'en 1439, à la suite du concile de Florence. Le protestantisme ne fut établi par Martin Luther, moine de l'ordre des Augustins, qu'entre les années 1520 et 1532. Mais les deux schismes avaient pour but principal la politique et la possession absolue

temporelle-terrestre, qui ne voulaient pas être gênées par le pouvoir spirituel des Papes, et comme les Polonais ont toujours voulu rester fidèles à l'Église primitive catholique, ce qui veut dire en grec *universelle*, il en est résulté que la Moskovie schismatique, et l'Allemagne protestante s'attaquaient sans cesse à l'église polonaise catholique.

Les faits, les dates, les noms des papes et des souverains que nous venons de citer prouvent victorieusement où est l'erreur et où est la vérité, et c'est ce qui explique une volonté aussi persistante qu'implacable de nos partageurs pour dénationaliser et anéantir la Pologne.

Si les pays civilisés, et la France, avant tout, avaient porté leur attention sur les excès qui se commettaient en Pologne, peut-être en eussent-ils prévenu le retour, et par suite certains esprits n'auraient pas justifié leur indifférence pour la cause polonaise en disant que la Pologne était un foyer de *révolutions*. Il faudrait qu'on se rendit compte d'une vérité évidente; c'est que la *révolution* etait dans les attaquants et non dans ceux qui étaient attaqués.

Les Polonais ont toujours été essentiellement *conservateurs*, en ce sens, qu'ils défendaient l'intégrité du sol de leur patrie et qu'ils revendiquaient leurs institutions nationales, basées sur la liberté et l'égalité de tous les habitants indistinctement. On ne put jamais les accuser ni d'ambition ni d'esprit de conquête.

Quant au clergé en particulier, il a toujours et dans toute circonstance, donné l'exemple de tous les dévoûments envers la cause nationale. Aussi le vit-on, dès l'introduction du christianisme, occuper les plus hautes dignités dans l'État. Chaque évêque diocésain était par cela même sénateur. Dans les interrègnes, le primat, archevêque de Gnèzne, était de droit chef de l'État, appelé *inter-rex*. Les tribunaux supérieurs avaient pour présidents des membres du clergé, mais ils pouvaient être substitués par des laïcs. Le couronnement des rois et des reines, les plus augustes cérémonies civiles ou militaires se passaient toujours sous les auspices du clergé. Des évêques et des prélats remplissaient les charges d'ambassadeurs à l'étranger; et d'autres étaient Grands-Chanceliers, ou ministres des relations extérieures. Enfin, l'éducation privée et publique fut longtemps dirigée par le clergé, c'est-à-dire par les nationaux : les Bénédictins, les Basiliens, les Bernardins, les Dominicains, les Franciscains, les Carmélites, les Trinitaires, puis par les Piaristes, chargés de contrebalancer le système d'éducation, introduit de l'étranger par les Jésuites.

Les faits énoncés pourraient faire supposer que la Pologne était exclusivement sous la domination des prêtres, au détriment des intérêts civils. Mais les intérêts religieux et civils ne formaient qu'un tout; et le citoyen qui embrassait l'état ecclésiastique, apportait dans son ministère sacré l'amour de la patrie, qui était uni à la foi. Le clergé polonais, par sa double

mission, a donc la plus grande autorité sur les âmes et sur les esprits. Les incrédules eux-mêmes le considèrent comme des patriotes, et les chrétiens comme des apôtres. Les vertus du clergé polonais devaient donc répandre la tolérance dans la nation; aussi le *Tribunal inquisitorial*, introduit en 1320, ne put jamais se développer en Pologne.

En appuyant nos assertions sur les faits authentiques, nous devons citer ici quelques passages de l'acte de la Confédération polonaise de l'année 1573. C'était à l'époque de l'élection de Henri de Valois, frère du roi de France, Charles IX, au trône de Pologne. Henri fit le serment solennel lors de son couronnement à Krakovie, le 21 février 1574, de maintenir la tolérance. Voici la formule du serment :

« ..... Afin de prévenir les troubles et les séditions, dont nous voyons les tristes exemples dans les États et Royaumes voisins, à l'occasion de la différence de religion entre les citoyens, nous nous obligeons tous réciproquement, et c'est pour toujours, pour nous et nos successeurs, en nous liant par le serment et en engageant notre bonne foi, notre honneur et nos consciences à ne pas troubler la tranquillité publique pour cause de religion, à ne pas verser le sang ni persécuter les uns les autres, ni permettre qu'on punisse qui que ce soit par l'emprisonnement, par l'exil ou par la confiscation des biens, sous ce prétexte, mais au contraire si quelqu'un voulait le faire, nous nous y opposerons tous de tout notre pouvoir. »

La religion a tant d'empire sur les cœurs polonais

qu'on ne pourrait s'attaquer au *catholicisme,* sans atteindre le *polonisme.* Toutes les tentatives ont échoué jusqu'à ce jour : les Polonais sont martyrs, mais jamais apostats, comme l'a si bien dit un écrivain français légitimiste et catholique :

« Quand on arrête sa pensée sur cette étonnante « agonie si vaillamment supportée par tout un peu-« ple, on se demande si ce n'est pas un dessein se-« cret de la Providence qui s'accomplit là.... Le « peuple polonais affirme par son sang même le « principe deux fois saint : de la nationalité et de la « religion.... En Pologne, le prêtre se confond dans « le citoyen, en se faisant le défenseur infatigable de « la liberté, de la patrie et de l'indépendance de la « foi ! »

L'Histoire de la Pologne religieuse retracera les phases douloureuses de la religion. C'est elle qui relèvera la longue série des individualités religieuses, et les présentera à l'intérêt et à l'admiration du monde. Nos publications antérieures ont montré la *Pologne politique*, *civile*, *militaire*, *législative*, *géographique*, *scientifique*, *littéraire*, *monumentale;* mais un jour, nous aborderons les faits qui touchent exclusivement à la Pologne chrétienne, à la Pologne catholique. Aujourd'hui, nous nous bornons à donner la monographie d'un illustre prêtre contemporain, qui fut, tour-à-tour : séminariste, curé, chanoine, prélat, évêque, archevêque et métropolitain de toutes les églises catholiques dans les provinces de l'an-

cienne Pologne envahie par la Russie, ou situées dans le reste de l'empire russe. Nos lecteurs jugeront si la piété, la charité et le patriotisme de ce prêtre ne présentent pas le type parfait de toutes les vertus évangéliques ?

II

La famille de Cieciszowski (prononcez Tziétzi-schofski) est très-ancienne ; elle porte dans ses armes l'écusson des *Colonna* d'Italie; mais elle s'établit dans le duché de Mazovie, et tire son nom d'une terre appelée *Cieciszow*.

Plusieurs membres de cette famille se sont fait connaître honorablement dans les siècles précédents.

Dominique, échanson de Liw, marié à Marie Suffczynska, fille du castellan de Lublin, eut trois fils et une fille :

1° *Ignace*, chambellan de Liw, marié à Jezierska ;

2° *Adam*, grand-notaire de la couronne de Pologne ;

3° *Kasimir-Gaspard*, dont nous allons tracer la biographie ;

4° *Antoinette*, mariée à François Szelutta, dont la fille, Ève, avait épousé Charles Lelewel, père de Joachim Lelewel, célèbre historien polonais.

Kasimir-Gaspard, naquit à Ozorow en 1745. Il était doué d'une nature douce, résignée, patiente, et ses parents pensèrent qu'il avait en lui la vocation du prêtre chrétien. Mais ils voulaient attendre la volonté de leur enfant pour lui faire embrasser la carrière ecclésiastique. Une circonstance providentielle vint en aide à la décision des parents.

A cette époque, le séminaire de Rome accordait des bourses à la famille des *Colonna*, à la suite d'un legs fait à cet effet par un Pape de ce nom. En conséquence, le père du jeune homme, protégé par le roi Frédéric-Auguste III, et par le nonce du Pape à Warsovie, obtint des lettres de recommandation, avec lesquelles, *Kasimir*, accompagné d'un gouverneur et d'un vieux domestique, quitta la maison paternelle, pour se rendre au séminaire de Rome.

En franchissant les Alpes du Tyrol, nos voyageurs s'arrêtèrent un moment dans une auberge, mais avec l'intention de continuer leur route incontinent. L'aubergiste, les voyant prêts à partir, leur fit observer que le temps était menaçant, malgré le calme apparent de l'horizon. Les postillons ne tinrent pas compte de cet avertissement, et les voyageurs se mirent en route.

En effet, le soleil était resplendissant; les montagnes se dessinaient majestueusement; les troupeaux paissaient dans les prairies, et rien ne faisait présager l'orage. Mais bientôt aux secousses de la calèche les voyageurs s'aperçurent que les postillons hâtaient

les pas de leurs chevaux. *Kasimir* et son gouverneur, inquiets, demandèrent ce que cela voulait dire? Et les postillons répondirent : « Ah! le maudit auber-« giste avait raison. Nous sommes menacés d'un « orage, et nous devons courir ventre à terre. »

Engagés dans la gorge de montagne, où le chemin tournait brusquement, un coup de vent d'une violence extrême fit pencher la calèche, et renversa les chevaux du timon.

Les voyageurs, pour échapper au danger, voulaient se précipiter par la portière; mais les postillons les retinrent en leur disant, qu'ils allaient au-devant d'une mort infaillible, et que, s'il y avait une chance de salut, c'était de se cramponner à la voiture. Mais l'orage augmentait toujours; les éclairs et le tonnerre frappaient contre les rochers, à coups redoublés, et l'obscurité s'étendit sur l'horizon. Alors la voiture et les chevaux roulèrent dans l'abîme ; mais heureusement ils furent arrêtés par un obstacle.

Ils restèrent dans cette cruelle position pendant un temps plus ou moins long, qui leur parut un siècle, quand tout-à-coup le firmament s'éclaircit. Alors nos voyageurs virent que la calèche avait été arrêtée par un hêtre gigantesque, dont les branches avaient soutenu le poids. Ils restèrent dans cette position près de vingt heures, lorsqu'ils aperçurent au loin un chasseur de chamois. Ils poussèrent des cris de détresse, que le chasseur finit par entendre. Celui-ci chercha des aides; les voyageurs furent sauvés

et purent continuer leur route sans autre accident.

Pendant ces heures d'angoisses, le jeune *Kasimir* fit le vœu de se consacrer aux ordres, si Dieu l'arrachait au danger.

Arrivé à Rome, où l'accident était déjà connu par le récit des journaux, muni de lettres de recommandation, et à la faveur du nom des *Colonna*, les portes des palais lui furent ouvertes. Malgré ces satisfactions de la vanité, il persévéra dans sa sainte résolution, et se hâta d'entrer au séminaire de la *Propagande de la foi.* Le pape Clément XIII en eut connaissance et accorda son approbation au jeune *Kasimir*.

A l'âge de quinze ans (c'était en 1760), il revêtit la soutane et se livra avec ardeur à l'étude de la théologie et des langues étrangères, afin d'être capable d'aller en mission en Orient.

Les parents, satisfaits de tout ce qu'ils apprenaient sur le compte de leur enfant, lui écrivaient néanmoins, en lui conseillant de renoncer aux missions étrangères, et de revenir en Pologne, où il aurait tant de bien à faire, par son zèle apostolique.

Après quatre années d'austères études, le jeune *Kasimir* fit des progrès si remarquables, qu'il s'attira l'attention de ses professeurs et de plusieurs cardinaux. Ces derniers en parlèrent au pape, qui voulut le voir, et déclara qu'il l'ordonnerait de sa main pontificale.

On comprend la joie et le bonheur du jeune séminariste à cette promesse. Mais une difficulté insur-

montable se présentait et qui entravait l'accomplissement de la cérémonie. Pour être ordonné, il faut avoir 24 ans accomplis. La puissance du pape pouvait le faire sacrer à l'âge de 21 ans ; mais *Kasimir* n'avait que 19 ans.

Pendant que le jeune séminariste était agenouillé aux pieds du Pape, entouré de cardinaux et de prélats, le Pape semblait réfléchir. Tous les assistants attendaient, avec émotion, les paroles du Saint-Père, quand tout-à-coup, le Pape posant sa main sur la tête de Kasimir, dit : « J'ai le pressentiment que ce « jeune séminariste sera l'honneur de la Pologne, et « l'une des colonnes de notre sainte Église, dans ces « contrées éloignées. Eh bien, au nom du Saint-Es- « prit, je l'exempte des deux années qui lui man- « quent encore ; je suis sûr que je ne me repentirai « jamais de la condescendance tout exceptionnelle « que j'accorde en sa faveur, et à la première occa- « sion, je veux l'ordonner moi-même. »

Pendant quelque temps on ne parlait à Rome que de cet événement. Aussi le jour des ordinations de *Kasimir*, la foule fut immense dans la basilique de Saint-Pierre, et dès cette époque, il prit le nom de *Gaspard*, qu'il employa exclusivement durant sa vie. Il se voua avec un redoublement de ferveur aux études théologiques ; il devint le commensal des cardinaux et de la haute société, non-seulement à Rome, mais dans presque toute l'Italie, qu'il parcourut en voyageur intelligent. C'est alors qu'il se lia d'amitié

avec le jeune abbé Chiaramonti, qui devait un jour être Pie VII.

Quatre ans après son ordination, l'abbé *Gaspard* revint en Pologne; le Saint-Père lui avait donné sa bénédiction apostolique, et il était muni de lettres de recommandation de plusieurs cardinaux pour Wladislas Lubienski, primat du royaume de Pologne, et pour le nonce du Pape à Warsovie.

Le 12 décembre 1768, l'abbé *Gaspard* fut nommé chanoine de la cathédrale de Warsovie, et obtint la riche cure de Zbuczyn.

III

C'est alors que la confédération de Bar était prête à se former. Comme le clergé polonais y joua un grand rôle, et comme l'abbé *Gaspard* accordait ses sympathies aux confédérés, nous résumerons ici, les faits qui se rattachent à notre sujet principal, et qui précédèrent ce grand mouvement national.

Il nous a semblé qu'on apprécierait encore mieux les droits imprescriptibles de la cause que défendaient les Polonais, quand on verra qu'ils n'ont été déterminés, que par les menaces et les provocations incessantes des trois puissances voisines. D'ailleurs, c'est de cette époque que date cette lutte centenaire, soutenue avec persévérance par sept générations successives, sans jamais se décourager.

Dans l'histoire de Pologne, il n'y a point de faits isolés ; le passé s'enchaîne au présent, par les mêmes sentiments et les mêmes idées. Cette persistance dans le dévouement, est la source des sympathies qu'inspire la Pologne à tous les cœurs haut placés, et à

tous les hommes de bien de tous les pays sans distinction de castes et d'opinion.

L'élection de Stanislas-Auguste Poniatowski au trône de Pologne, par la volonté de Catherine II, en 1764, mit le sceau à l'influence de la Moskovie. Pour mieux arriver à ses fins, elle choisissait pour ses ambassadeurs les hommes les plus tarés et les plus cruels. Non contente d'avoir déjà Repnine à Warsovie, Catherine II résolut d'y envoyer un autre ministre. Saldern était né dans le Holstein. Convaincu de vol à l'aide de fausses signatures, il avait fui en Moskovie, où il fut admis à la chancellerie de Panine, et entra ainsi dans la diplomatie. Saldern avait mission de voir de près les affaires et les intrigues varsoviennes, et d'en rendre compte à la Tzarine. Aussi intelligent que corrompu, il dressa de nouveaux projets pour asservir la Pologne, mais il reconnut la nécessité indispensable d'en renvoyer l'exécution à l'époque de la Diète qui allait s'assembler. De Warsovie, Saldern partit pour Berlin.

Pour arriver à des résultats plus immédiats, on employa, comme auxiliaires de Repnine, deux colonels moskovites, débauchés et joueurs dont l'un s'appelait Karr, et l'autre Igelstrom. Ils étaient chargés d'aller dans les provinces, prévenir les évêques polonais, qu'il leur était interdit de parler à la Diète, sur les dissidents (c'est-à-dire les luthériens et les calvinistes); sur le séjour des troupes russes en Pologne, sur la démarcation des limites et sur le traité d'al-

liance. Il leur fut dit, que s'ils enfreignaient les ordres de Catherine II, on dévasterait leurs terres.

De cette époque date la déplorable affaire des *dissidents*, où le masque de la tolérance religieuse cachait les projets politiques de la tzarine. L'Europe presque tout entière se laissa tromper; et, considérant la question des *dissidents* polonais, comme une querelle religieuse, elle la traita avec une coupable indifférence.

La Diète de Warsovie s'ouvrit le 6 octobre 1766, et dès son début, on s'occupa des dissidents. Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie, déclara coupables les dissidents, parce qu'ils cherchaient la protection des puissances étrangères; il demanda l'éloignement de toutes les troupes moskovites, et la dissolution de la confédération générale. Le roi Stanislas-Auguste, parut appuyer ces propositions; la tzarine fut irritée de sa conduite et Repnine dut agir en conséquence. L'abbé Gabriel Podoski, aventurier capable de tout et dévoré d'ambition, car il aspirait aux plus hautes dignités ecclésiastiques, mit toutes les ressources de ses intrigues au service de l'ambassadeur moskovite.

A l'une des séances de la Diète, un des chanceliers commença la lecture de deux projets sur les *dissidents*, l'un proposé par l'évêque de Krakovie, et l'autre entièrement contraire à celui-ci. Alors survint un terrible vacarme; le roi épouvanté, se jeta dans la foule qui environnait le trône, s'y mêla précipitamment, et se sauva à la faveur du désordre.

Cependant Repnine éclatait toujours en invectives et en menaces, parce que ses propositions n'obtenaient pas de solutions ; l'alliance offensive et la nouvelle démarcation des limites ne furent pas même débattues. Alors les *dissidents* formèrent deux confédérations illégales, sous la protection de Catherine II et de Frédéric II, roi de Prusse (mars-avril 1767). L'abbé référendaire, Gabriel Podoski, instruit de la colère que la conduite du roi, pendant cette diète, avait inspirée à Catherine et à Frédéric, parcourut les provinces, pour rallier les principaux mécontents, et leur proposer le détrônement du roi Stanislas-Auguste.

La force des choses et les provocations du dehors amenaient la formation d'une confédération catholique, légale et nationale. On indiqua la ville de Radom, comme point de réunion. L'acte fut dressé le 23 juin 1767, on y comptait jusqu'à cent soixante-dix-huit délégués des confédérations particulières, formées en Pologne, en Litvanie, en Ruthénie et en Pruthénie.

A peine cette multitude fut-elle rassemblée, qu'un corps de troupes moskovites, dont les marches et les contre-marches avaient masqué le véritable dessein, s'approcha de Radom. Dès la première assemblée, le colonel Karr ayant été sommé de se retirer, produisit un ordre de Repnine d'assister à toutes les délibérations, et il présenta à signer, de la part de Catherine II, un acte qu'on voulait faire passer pour le vœu

unanime de la nation. Les prétentions des *dissidents* y étaient admises; les protestations de fidélité pour le roi y étaient renouvelées; la *garantie* de la tzarine y était demandée.

L'étonnement et l'indignation furent extrêmes; mais au ton altier et menaçant que prit aussitôt le colonel moskovite, les confédérés reconnurent le piége dans lequel ils étaient tombés; de nouvelles compagnies de grenadiers envahirent la ville de Radom; une troupe de canonniers, la mèche allumée, vint dresser une batterie en face de l'Hôtel-de-Ville, où la noblesse était assemblée. Les confédérés durent céder à la force matérielle; le manifeste fut signé, il est vrai, avec des restrictions, par plusieurs, mais le fond fut emporté par Repnine. L'abbé référendaire Podoski donna le premier la signature au manifeste qui anéantissait la Pologne. En récompense de ce criminel dévoûment aux étrangers, il fut plus tard promu à la plus haute dignité ecclésiastique, de *primat du royaume et du grand-duché de Litvanie.*

Repnine annonça au roi, qu'il s'était formé, sous la protection de son *auguste souveraine*, une confédération à Radom, et qu'il avait ordre d'inviter le roi à la reconnaître et à y accéder. Stanislas-Auguste répondit que, conformément aux lois du pays, une confédération, faite à l'insu du roi, était une *rébellion*, et qu'il ne pouvait la reconnaître. Sur cette réponse, l'ambassadeur tira de sa poche un écrit qu'il

montra au roi, en disant : « Voici la signature de « 60,000 gentilshommes, qui seront tous contre « Votre Majesté, si elle refuse la proposition. » Le roi se mit à pleurer et accéda à tout ce que voulait Repnine.

Cependant le mécontentement général augmentait, et plusieurs résolutions étant demeurées sans résultats, Repnine imagina de transporter l'assemblée de Radom à Warsovie. A cet effet il ordonna au roi de convoquer une Diète extraordinaire qui s'ouvrit le 5 octobre 1767.

Nous citerons ici un passage curieux des *Mémoires de lord Malmesbury*, témoin oculaire d'une des séances de cette Diète.

« Je vins vers les onze heures au château : le coup « d'œil était magnifique. Le roi est sous le dais, au « haut de la salle, entouré de ses ministres. A sa « droite siége le primat, le premier des sénateurs « qui, avec ses chanoines, portant la croix archié- « piscopale, a l'air d'un second roi. En face de lui, « l'archevêque de Léopol. Puis, au premier rang, « les autres sénateurs qui remplissent les bancs les « plus avancés, et derrière eux, les autres membres « de la diète, ou les nonces (députés), comme on les « appelle. Avant qu'on ait commencé la lecture des « pièces, quelques uns, en petit nombre, essayent « de parler; mais on ne leur permet pas. La tentative « est répétée, mais en vain. Bref, l'assemblée en « corps entendit très-patiemment la lecture de l'af-

« faire des dissidents sans un murmure. Il y avait un « nonce de la Prusse-polonaise (Joseph Wybiçki) qui « déclara qu'il protestait contre toutes les résolutions « arrêtées au sujet des dissidents, et quitta la diète. « Le spectacle de toute une nation représentée est « vraiment auguste; mais mon admiration diminuait « beaucoup, lorsque je vis dans la même pièce où « j'étais, qui avait une croisée sur la salle, l'ambas- « sadeur russe, accompagné de quatre ou cinq de ses « généraux, surveiller tout ce qui se passait, et se « penchant par la fenêtre, avoir l'air de menacer « quiconque serait tenté de faire de l'opposition. »

Ce fut sous de pareils auspices que se décidait le sort de la Pologne! Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie; Joseph-André Zaluski, évêque de Kiiovie; Wenceslas Rzewuski, palatin de Krakovie, et son fils, Séverin, staroste de Dolin, se faisaient remarquer par leur patriotisme; aussi Repnine, pour les intimider, envoya des détachements moskovites, dans le but de ravager les châteaux et les terres du palatin et des deux évêques. Mais ces excellents citoyens étaient prêts à tout sacrifier!

Dans la séance du 13 octobre 1767, l'évêque Soltyk, dans un long discours, énumérant les malheurs de la patrie, finit en ces termes :

« ..... Récapitulons ici, en peu de mots, tout ce qui peut servir à vous rappeler le sens de mon discours. Nous ne pouvons accorder le titre d'*auxiliaires* aux troupes étran-

gères, ni réclamer leurs *secours*, parce que nous sommes en paix, parce que ce serait méconnaître les droits du pays et l'obérer; parce qu'une telle demande serait contraire aux traités qui nous unissent aux autres puissances. Nous ne pouvons demander ni accepter la *garantie*, parce qu'elle implique des articles qui nous sont inconnus et que nous soupçonnons nous être préjudiciables; parce qu'enfin elle peut enfreindre les prérogatives de la nation, les droits de la religion et de la liberté.

« A l'égard de la commission, je le répète : Dieu, la conscience, la patrie, les lois, la forme de notre gouvernement nous défendent de lui donner le pouvoir absolu de décider en matière d'État et de religion; parce que cette espèce de parlement peut s'enhardir à statuer tout ce qu'il y a de plus nuisible à la religion et à la liberté; parce que les quatorze personnes dont il est composé, peuvent être engagées à des actes subreptices, et, parce que on peut, par la violence, les forcer à obtempérer à tout ce qu'on voudra entreprendre.

« Dieu puissant et éternel ! vous qui avez créé ce royaume et qui le gouvernez par la sagesse de votre providence, en nous accordant le don précieux de la foi et de la vraie religion, vous nous avez inspiré, en même temps, le désir constant de le défendre; vous avez fait passer dans nos cœurs avec le respect de la société civile, l'amour ardent de la patrie, ce zèle vif et naturel qui nous porte à rechercher, à saisir tout ce qui peut contribuer à son avantage et à sa prospérité. Daignez donc nous prêter votre divin secours et nous aider à remplir des devoirs aussi sacrés. Dieu grand et miséricordieux ! vous qui scrutez les consciences et les cœurs; vous voyez notre roi lié par le serment le plus solennel, et tenu de conserver la véritable religion, de la défendre, de maintenir nos lois, nos libertés et nos prérogatives; vous le voyez animé d'un zèle généreux qui lui fait justement préférer les intérêts de votre sainte loi, à la con-

servation du sceptre, de sa couronne, et même de sa propre vie. Vous voyez, grand Dieu ! ce sénat auguste, animé du sentiment de vrais chrétiens et de bons patriotes, prêts à verser leur sang pour la religion et la liberté. Vous voyez les nonces disposés à suivre les instructions de leurs concitoyens, à remplir avec fidélité les engagements qu'elles contiennent, en sacrifiant tout pour conserver à notre République les biens les plus chers et les plus précieux. Daignez donc, Dieu de miséricorde, embraser les cœurs de tous les citoyens d'une sainte et nouvelle ardeur, armez leurs mains de la force redoutable de votre bras invincible, afin que vous soyez honoré et glorifié pour la défense de la religion et de la liberté.

« Je finis, illustres citoyens, en vous adressant les paroles qui affermirent autrefois les généreux Machabées, ces fidèles républicains dans des temps aussi critiques et ausssi malheureux : *Que Dieu nous fasse miséricorde ! Il ne nous est pas utile d'abandonner la loi et les ordonnances de Dieu qui sont pleines de justice. Soyez donc maintenant les zélateurs de la loi, et consacrez vos existences pour l'alliance de vos pères, la religion et la liberté. Souvenez-vous des œuvres qu'ont faites vos ancêtres, chacun dans leurs temps, par lesquelles ils ont illustré votre postérité. En les imitant, vous recevrez une grande gloire et un nom immortel.* »

Les collègues de l'évêque parlèrent dans le même sens. Aucune parole acerbe, aucune imprécation ne sortaient de leur bouche contre Catherine II, ni contre le roi; cependant, au milieu de la nuit du 13 au 14 octobre 1767, le colonel Igelstrôm, à la tête de la soldatesque moskovite, envahit les demeures des évêques Soltyk et Zaluski, du palatin Rzewuski

et de son fils, et tous furent déportés violemment au fond de la Moskovie !

La Diète tâcha de poursuivre encore ses séances jusqu'au 5 mars 1768, où tout se passa au gré de la tzarine. La confédération de Radom fut dissoute. Les États, avant de se séparer, supplièrent le roi d'intervenir à Pétersbourg, pour obtenir la liberté des sénateurs déportés ; mais le primat Podoski, seul, eut le triste courage de dire que les prisonniers étaient *coupables*, et par conséquent *indignes* de l'intervention du roi !

Pendant que la Pologne, et l'Europe même, apprenaient, avec stupeur, cette violence inouïe, exercée sur une nation indépendante, le Vatican dut éprouver une profonde douleur, en voyant outrager ainsi les serviteurs de Dieu. Le pape Clément XIII écrivit donc, le 15 décembre 1767, la même missive aux deux évêques polonais :

« Dès que Nous avons appris que vous aviez été arrêté par les troupes russes et enlevé de Warsovie, cette très-pénible nouvelle Nous a fait éprouver une douleur qu'il n'est pas facile d'exprimer par des paroles. Aussitôt se sont présentés à Notre esprit l'énormité de l'injure qui vous est faite et ce que vous aurez immanquablement à souffrir sous le poids d'une telle rigueur. Mais quand Nous avons été remis de ce premier trouble, Notre pensée s'est portée sur la riche moisson de mérites que cette infortune vous rapportera auprès de Dieu, ainsi que sur la gloire qui s'attachera à votre nom dans toute l'Église. Vous avez entre-

pris la défense du catholicisme contre le schisme. Dans l'intérêt de l'Église vraiment orthodoxe, vous n'avez pas craint d'affronter des inimitiés redoutables; vous avez bravé une cruelle persécution; vous êtes entré en lutte avec les puissants, et, sans tenir compte du péril, vous avez fait preuve d'une fermeté et d'une constance dignes de votre caractère épiscopal. Notre Seigneur Jésus voit que pour le salut de son Église vous avez exposé et votre personne et tout ce qui est à vous. Il voit que vous avez défendu sa cause dans la simplicité de votre cœur, avec une foi sincère en Dieu, et non en vous appuyant sur une science terrestre; aussi espérons-nous qu'il ne permettra pas que vous sortiez de ce combat sans être en possession de ses récompenses. »

« C'est pourquoi, vénérable frère, après avoir pris la plume pour vous adresser des paroles de consolation, un examen plus attentif de ce qui vous arrive, a fait naître en Nous l'idée de vous féliciter, vous, en qui le Seigneur a daigné donner à toute l'Église un modèle du courage qui convient à un Évêque, grâce insigne à côté de laquelle il ne peut être imaginé rien de plus éclatant pour la gloire de votre nom et de plus efficace pour le salut de votre âme. »

Enfin, le 24 décembre, le pape, dans une allocution spéciale, demanda au catholicisme universel des prières pour l'Église de Pologne, et il ordonna que, pendant trois jours consécutifs, les 26, 27 et 28 décembre, ces prières seraient dites à Rome dans cinq églises : à Saint-Pierre, à Saint-Jean de Latran, à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Marie *sopra Minerva*, et à Sainte-Marie *in Vallicella*.

IV

Pendant que les évêques et le palatin payaient de leurs personnes, et s'exposaient à toutes les violences moskovites, Adam Krasinski, évêque de Kamienieç-Podolski, organisait une nouvelle confédération sur une vaste échelle, et cherchait à y intéresser particulièrement la France et la Turquie que la Russie voulait envahir.

Dans cette patriotique conjuration on devait défendre la foi et la liberté. Plusieurs Potoçki furent immédiatement initiés à ce projet. Aussi Marian Potoçki, voulant un jour répondre aux plaisanteries de Repnine qui se réjouissait de ses succès en Pologne, lui dit : « Vous en faites trop, et vous ne connaissez « pas notre nation. Nous avons un ancien proverbe « qui dit : *On ôte aisément à un Polonais son habit « et même sa veste, mais dès qu'on veut lui ôter sa « chemise, il reprend tout !* »

« — Qui osera remuer? lui dit Repnine.

« — Moi, reprit Potoçki : avant quinze jours je se-

« rai à la tête d'une confédération contre tout ce « que vous faites ici; me voici en votre puissance, « et vous pouvez me faire arrêter, vous n'y gagnerez « rien; cinquante mille Polonais pensent comme « moi. »

Soit que la fermeté de Potoçki en imposât à Repnine, soit qu'ayant assuré à Catherine II que désormais tout serait calme, il ne voulut pas se porter à de nouvelles violences; Potoçki resta libre, et tint parole.

Les évêques Krasinski et Soltyk avaient employé comme confidents de leurs patriotiques projets, Joseph Pulaski, staroste de Warka, dont la famille se composait de sept personnes, et le 29 février 1768, surgit la *Confédération de Bar*.

Ainsi, on voyait un peuple désarmé, dont le territoire, dans toute son étendue, était occupé par une armée ennemie, nombreuse, disciplinée et sans cesse recrutée, un peuple trahi et abandonné par son roi et par presque tous les magnats, se soulever de toutes parts pour repousser les étrangers envahisseurs.

Outre la défense de l'intégrité du territoire de la République polonaise et de la religion catholique contre laquelle les schismatiques se déchaînaient, on pensait aussi à l'émancipation des paysans. Pour obtenir ce grand résultat, les confédérés firent appel, le 7 mars 1768, à la conscience du peuple russe lui-même. Catherine II, irritée de semblables manifestations, ne recula devant aucun mensonge; elle ca-

lomnia la noblesse polonaise et compliqua les questions qui pouvaient arriver à une solution. Elle jeta le doute et la crainte dans l'esprit des paysans polonais et des kosaks qui étaient autrefois sous la suprématie polonaise. Catherine II disait aux paysans, que la noblesse ne ferait rien pour eux, et qu'ils avaient tout à espérer d'elle ; enfin que le moyen d'arriver à l'émancipation était le massacre des nobles.

Voici l'infernal manifeste moskovite, tendant à extirper les nobles, les prêtres et les juifs qui se dévouaient à la cause polonaise.

« Comme nous voyons clairement avec quel mépris et quelle honte nous sommes traités, ainsi que notre religion, par les Polonais et les Juifs ; les défenseurs de notre religion grecque étant persécutés, opprimés et punis de mort : pour ces raisons, ne pouvant plus souffrir de pareils outrages, de semblables ignominies, et cette persécution uniquement pour notre sainte religion méprisée, nous donnons cet Ordre et nous enjoignons à Maximilien Zelezniak de la terre de Tymoszew, colonel et commandant dans nos terres du Bas-Zaporogue, d'entrer sur les terres de Pologne, prenant encore quelques troupes de nos armées russes, des Kosaks de Don, pour extirper et abattre, avec l'aide de Dieu, tous les Polonais et les Juifs blasphémateurs de notre sainte religion. Par ce moyen nous fesons cesser toutes les plaintes portées devant notre trône contre ces assassins impitoyables, ces parjures, ces violateurs de la loi. ces Polonais qui, protégeant la mauvaise croyance des Juifs impies, blasphèment et méprisent notre religion, oppriment un peuple fidèle et innocent. Nous ordonnons donc, qu'en traversant la Pologne, l'on extirpe leur nom et que leur mé-

moire soit anéantie pour la postérité. Mais, pour que les traités et l'amitié avec nos voisins soient observés, nous défendons, sous les plus rigoureuses peines, de molester ou d'inquiéter les marchands turks, grecs, arméniens et les nôtres russes qui traversent la Pologne, pour sujet de commerce; nous voulons même qu'ils aient toujours un libre passage et tous les secours qu'on peut requérir de voisins amis. Pour plus grande foi, nous confirmons cet Ordre et cette permission.

« Donné à Saint-Pétersbourg, scellé de nos armes et signé de notre propre main, le 20 juin 1768.

CATHERINE

Pour ampliation : l'Attaman Koszowy.

Pierre Kalnyscheffskoï,

Avec les témoins.

Forts de la main qui les dirigeait, appuyés par la soldatesque moskovite, et comptant sur l'impunité, les paysans et les kosaks se mirent à l'œuvre. Alors surgirent deux principaux chefs : Zelezniak et Gonta.

Les kosaks zaporogues sortirent de leurs retraites sous le commandement de Zelezniak, et Gonta se mit à la tête de paysans sauvages. Ils montraient aux officiers russes le manifeste de Catherine II qui autorisait leurs incursions. Ils étaient précédés d'émissaires moskovites qui allaient partout prêcher le même *évangile orthodoxe* aux paysans polonais. Ils avançaient en les soulevant. Les kosaks fournissaient des armes aux paysans, et ceux-ci les conduisaient de maisons en maisons. Tout ce qui n'était pas de la religion

greco-schismatique : vieillards, femmes, enfants, gentilshommes, valets, moines, curés, artisans, juifs et luthériens, enfin tout ce qui aimait la Pologne, fut massacré. De préférence, la noblesse, qui habitait ses châteaux, en Ukraine, y fut égorgée.

Ces monstres s'amusaient à pendre aux mêmes potences : un gentilhomme, un moine, un juif et un chien, avec cette inscription : *C'est tout un*. On vit à un même gibet, une mère entourée de ses quatre enfants. Un de leurs détachements enterra tout vifs, et près les uns des autres, plusieurs centaines d'hommes, dont les têtes passaient hors de terre, et ensuite ils les fauchaient comme les herbes d'un champ. Ils ouvraient le ventre des femmes grosses, et, à la place des enfants qu'ils en arrachaient, ils y enfermaient des chats vivants. On voyait des enfants de dix ans, encouragés au meurtre par leurs pères : ceux-ci tenaient des malheureuses victimes dont les mains étaient liées derrière le dos, pendant qu'ils exerçaient ces enfants à égorger, à poignarder, à faire souffrir des morts lentes. On ne trouvait plus dans les villages que femmes égorgées, enfants écrasés sous les pieds des chevaux. Les puits étaient comblés de cadavres d'enfants. Trois villes, plusieurs bourgs et des milliers de maisons éparses dans les campagnes furent brûlées.

Il restait encore la ville d'Human, ayant quelques fortifications appartenant à la famille des Potoçki. Une foule de femmes, d'enfants et de vieillards aban-

donnés sans défense, parce que tout ce qui était en état de porter les armes, avait joint les confédérés de Bar, s'était réfugié dans cette ville. C'était le dépôt de tous les effets précieux de la province. On fit un horrible complot pour surprendre ces infortunés. Le général moskovite, commandant alors dans cette contrée, fit secrètement avertir un major prussien qui s'y trouvait, avec cinquante hussards, pour acheter des chevaux, d'avoir à se retirer. On avait soulevé tous les kosaks polonais en leur faisant accroire que les schismatiques de tout rang seraient admis aux dignités de la République polonaise, et que cela au rait lieu par la volonté de la tzarine.

Zelezniak et Gonta se présentèrent sous Human, demandèrent du pain dont leurs troupes manquaient On leur ouvre les portes, les paysans se précipitent dans la ville; on ordonne aux malheureux habitants d'apporter sur la place publique leurs effets, tout leur argent pour se racheter. Cet ordre exécuté, le massacre commence avec le pillage de tout ce qui est resté dans les maisons. Vingt mille personnes de tout âge, de tout sexe, furent égorgées. Enfin un archipope schismatique vint, au nom de Catherine II (qui était la papesse russe), établir sa religion dans cette infortunée contrée, dont la possession avait toujours été ambitionnée par la Russie.

Ailleurs, les moskovites exerçaient les plus horribles cruautés sur les confédérés qui tombaient entre leurs mains. Les nations barbares, aux époques

les plus reculées, n'ont pas montré une cruauté plus raffinée. Toutes les capitulations devenaient des piéges; la foi donnée aux prisonniers était illusoire. Un colonel russe, nommé Drévitsch, massacrait de sang-froid des gentilshommes qui s'étaient rendus prisonniers de guerre, et faisait expirer leurs chefs dans les supplices inventés en Moskovie pour les esclaves. Il les faisait quelquefois lier à des arbres pour les exposer comme un but à l'adresse de ses soldats; d'autrefois il les faisait enchaîner pour que leurs têtes enlevées avec dextérité au bout de piques, représentassent tous les jeux d'un carousel. On vit ainsi le carnage, qui n'a pour excuse que la nécessité des combats devenu par ces horribles variétés, le divertissement des envahisseurs de la Pologne. La barbarie fut encore poussée plus loin. Drévitsch laissait errer dans les campagnes des troupes entières de confédérés, à qui il avait fait couper les deux mains; d'autrefois, par une inconcevable férocité, joignant l'ironie et l'insulte à la cruauté la plus inouïe, il faisait écorcher vifs ces malheureux, et de leur peau sanglante il imitait le juste-au-corps, costume national des anciens polonais.

Je le demande encore une fois aux lecteurs impartiaux : où sont les *révolutionnaires* et où sont les *démagogues?* Que les esprits droits et les cœurs sincères répondent à cette question!

La confédération de Bar avait duré cinq ans! et les moskovites unis aux Prussiens et aux Autrichiens,

aidés des troupes mercenaires de Stanislas-Auguste Poniatowski, ne purent abattre l'héroïque résistance de la nation sans le secours de la trahison intérieure....

Les destinées de la Pologne furent débattues à Vienne, à Berlin, à Pétersbourg; et Catherine II, perdant l'espoir d'asservir la Pologne tout entière, consentit à la partager entre Frédéric II et Marie-Thérèse.

La France, au début de la guerre, poussait les Polonais et les Ottomans à la résistance; mais elle ne pouvait donner son appui, ni réaliser ses promesses, car la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre opposaient leurs *veto*, et Louis XV, comme Louis XVI, reculaient toujours. Il n'y avait donc que quelques Français qui se dévouèrent pour la Pologne, et parmi eux on distinguait : Dumouriez, Augereau, Viomesnil, Choisy, Saillant, Thisby de Bellecourt, Charlot, Albert Despret. Ce dernier, fait prisonnier par les Russes, ne revint en France qu'après dix-huit mois de captivité. En rentrant au service de son pays, il mérita le grade de général, par ses talents et sa bravoure, et finit ses jours en 1825, avec le surnom de *Polonais*.

L'Autriche qui avait favorisé les projets des confédérés polonais, fut la première à les abandonner, et l'impératrice-mère Marie-Thérèse, qui abusait l'Europe par sa fausse sensibilité, en répandant des larmes de crocodile, fut encore la première à s'em-

parer, dès l'année 1770, de la Starostie polonaise de Spiz (Zips) dans les Karpates, et d'une partie du palatinat de Krakovie. Enfin, en 1772, fut accompli le premier démembrement de la Pologne, dont les funestes conséquences pèsent encore sur l'Europe entière!

V

Il pourrait paraître étrange qu'une nation éminemment catholique comme la Pologne, et qui, pendant trois siècles, combattait les Ottomans, arrive à leur demander leur appui. Mais, depuis le traité de Karlovitz, de 1699, les Ottomans, seuls, donnèrent l'exemple de la fidélité et d'une sympathie *sérieuse* aux malheurs de la Pologne. Donc, en leur demandant cet appui, les deux peuples allaient se défendre contre l'ennemi commun.

Nous ne pouvons donner une meilleure preuve des sentiments des Ottomans, qu'en résumant ici les faits qui se lient intimement à la confédération de Bar, et qui sont contemporains de *Cieciszowski*.

Le tzarisme avait toujours cherché à s'emparer des possessions ottomanes; mais dès l'année 1757, il déploya toutes ses intrigues politiques, pour arriver à son but. Sous le règne d'Osman III, la corruption faisait d'effrayants progrès, et la Russie en profitait pour soulever les Grecs schismatiques contre les

catholiques et contre l'influence de la France en Turquie, et elle mit en avant la question des Lieux-Saints. En 1757, l'audace des schismatiques, appuyée par le cabinet de Saint-Pétersbourg fut poussée à ce point que, pendant que le couvent catholique de Jaffa était pillé, ils attaquaient les Franciscains jusque dans l'église du Saint-Sépulcre. Ils brisèrent les lampes, dispersèrent les ornements, et corrompant le grand-vézir, finirent par déposséder entièrement les prêtres francks de l'église de la Vierge, de la grande-église de Bethléem et du Saint-Sépulcre.

Moustafa III, successeur d'Osman III qui mourut le 29 octobre 1757, connaissait bien les intrigues de la Russie, et voyait clairement que désormais c'était de ce côté que devaient partir les coups les plus funestes à l'existence de la Turquie. Aussi, le jour où, allant à la mosquée d'Eysub, pour ceindre le sabre d'Osman I, il s'arrêta devant la caserne des janissaires qui, selon l'usage, lui présentaient la coupe de sorbet, il leur dit : « Camarades, j'espère, au printemps « prochain, le boire avec vous, sous les murs de Ben- « der et sur les bords du Dniéper ! »

Pendant que Moustafa III s'occupait à rétablir les finances et à réprimer les abus éclos sous le règne précédent, une violente révolution de palais, à Pétersbourg, attira l'attention de l'Europe, et particulièrement celle de la Turquie et de la Pologne.

Catherine Alexéiévna d'Anhalt-Zerbst, épouse de

Pierre III, de Holstein-Gottorp (car les Ruriks et les Romanoff n'existaient plus en Moskovie), impatiente de régner seule et sans contrôle, afin de satisfaire ses passions désordonnées et de commander à l'Europe, fit assassiner son mari, Pierre III, le 6-17 juillet 1762.

De temps immémorial, le cabinet moskovite pensait à démembrer la Suède, la Turquie et la Pologne. Dès l'année 1760, Papas-Oglou, Grec de naissance, vendu à la Russie, parcourait les côtes de l'Adriatique et de la Morée, pour préparer un soulèvement contre la Turquie. Le pope moldave, Stefano, payé par cette même Russie, parcourait la Serbie et la Kroatie, en disant aux raïas : « Ni l'Allemagne, ni « la Hongrie ne peuvent rien faire pour vous ; la « France dort ; la Pologne se meurt ; seule, la Rus- « sie pense à vous, veille sur vous, vous tend la main, « et seule elle est orthodoxe. Ne reconnaissez-vous « pas en elle la race blonde qui doit vous sauver ? »

De la Russie partent toujours les premières provocations ; elle pousse à la révolte : mais, comme elle agit traîtreusement, le désaveu officiel est toujours prêt, et elle déclare qu'elle n'est ni agressive, ni envahissante, et qu'elle ne fait que se défendre !

On a vu plus haut, que la Confédération de Bar avait été provoquée par la Russie. Parmi plusieurs combats livrés aux confédérés polonais, les Russes, au mépris de la paix avec la Turquie, violèrent son territoire, incendièrent le bourg de Balta et y commirent des cruautés inouïes.

La nouvelle de ces cruautés arriva à Constantinople le 14 juillet 1768 : le Divan en fut indigné et se prépara à la guerre ; mais avant d'en venir là, il voulut essayer les moyens de conciliation et savoir d'abord officiellement ce que répondrait la Russie, par l'organe de son ambassadeur Alexis-Mikhaïlovitsch Obreskoff. A cet effet, le 4 octobre 1768, le grand-vézir Hamza-Pascha, signifia préalablement à Obreskoff, par l'un des fonctionnaires de la Porte-Ottomane : « que la paix ne pouvait être maintenue « qu'à condition que la Russie s'engagerait, sous la « garantie de l'Angleterre, de la Prusse, de la Suède « et du Danemark, à n'intervenir désormais ni dans « l'élection du roi de Pologne, ni dans les dissidences « religieuses de ce pays, et à retirer immédiatement « les troupes moskovites du territoire polonais. » Ne voulant pas répondre par écrit à cette sommation, Obreskoff demanda une audience du grand-vézir, et qui lui fut accordée le 6 octobre.

Après avoir attendu une demi-heure dans l'antichambre des étrangers, Obreskoff fut introduit dans la salle du Divan où il trouva tous les ministres réunis. Au lieu de se tenir debout, comme l'étiquette le commande, le grand-vézir était assis sur un sofa, où il tenait ses pieds à demi-étendus. Obreskoff commença par débiter des compliments et des lieux communs ; mais le vézir l'interrompit en disant : « qu'il « ne s'agissait nullement de dire des banalités, « qu'il les connaissait déjà par la bouche de reiss-

« effendi. » Puis il tira de son sein un écrit daté de 1765, par lequel Obreskoff déclarait solennellement : « que la Russie ne se mêlerait jamais des affai-« res de Pologne, et qu'elle n'y garderait jamais de « troupes. » Après cela, le grand-vézir dit :

« — N'est-il pas vrai que la Russie s'est engagée « à ne laisser en Pologne, et pour peu de temps, que « 7,000 hommes de cavalerie, sans artillerie et sans « munitions de guerre, et cependant il y a plus de « 30,000 hommes de toutes armes ?

— « Il est vrai que les circonstances ont forcé la « Russie à en faire passer davantage.

« — Combien y en a-t-il aujourd'hui ?

« — Environ 25,000 hommes.

« — Eh bien, traître ! eh bien, parjure ! Ne faites-« vous pas vous-même l'aveu de votre infidélité, et ne « rougissez-vous pas devant Dieu et devant les hommes « des excès et des horreurs que les troupes mosko-« vites commettent dans un pays qui ne vous appar-« tient pas ? Ne sont-ce pas vos canons qui ont ren-« versé, à Balta, le palais du khan des Tatars, sujet « du Sultan ? »

A ce moment Obreskoff fut sommé de signer l'acte du 4 octobre ; mais il s'y refusa, en disant : « La « Russie ne désire pas la guerre, mais elle soutiendra « de toutes ses forces celle qui vient de lui être dé-« clarée. » L'interprète de la Porte-Ottomane, effrayé de cette insolence, traduisit ainsi les paroles d'Obreskoff : « La Russie est invariable dans son amitié ;

« mais si on veut la guerre, cé sera différent ! » En vain Obreskoff répéta sa réponse trois fois et demanda instamment que l'interprète la traduisît fidèlement, mais il ne le voulut pas. Alors le grand-vézir dit :

« — Ainsi, vous ne voulez pas prendre l'engage-« ment du retrait des troupes moskovites de la Po-« logne.

« — Je ne puis rien promettre.

« — Eh bien, allez-donc attendre les ordres du « Grand-Seigneur dans l'autre appartement. »

Le grand-vézir envoya demander de suite au Sultan sa décision. En conséquence le Sultan ordonna de supprimer la garde des janissaires, attachée à la personne d'Obreskoff; ses domestiques furent retenus jusqu'à nouvel ordre; ses chevaux furent reconduits à Péra, et lui-même, avec son secrétaire, deux interprètes et sept domestiques furent enfermés au château des Sept-Tours. Enfin, le 30 octobre 1768, la Sublime-Porte publia un manifeste pour justifier sa conduite ultérieure. Il fut adressé aux Cours étrangères, et particulièrement à celle de France.

Un autre manifeste fut communiqué aux confédérés de Bar. Après avoir énuméré les motifs de la guerre, le grand-vézir le terminait par ces mots :

« ..... Le plus magnifique des augustes empereurs, le très-auguste, très-éminent, très-formidable et très-puissant monarqûe, mon bienfaiteur et maître, aussi brillant que Darius, aussi valeureux qu'Alexandre, s'est déterminé à destiner pour une guerre sainte contre les Russes, la foule

innombrable de ses troupes, et mettant toute sa confiance dans l'assistance divine, il a résolu, par la droiture de ses intentions, de faire éprouver aux Russes, s'il plaît à Dieu, au printemps prochain, le juste châtiment de la conduite qu'ils tiennent depuis plusieurs années contre les traités, et de l'infraction dont ils ont voulu se souiller.

« Ainsi, vous, membres de la République de Pologne, qui êtes nos bons amis et nos bons voisins, pour délivrer vos États et vos compatriotes, vos biens et votre honneur de la tyrannie des Russes, sous laquelle vous gémissez depuis longtemps par les violences des troupes étrangères, c'est à présent qu'il vous convient de vous armer de zèle et de courage, de vous venger par l'expulsion totale des troupes moskovites et par l'anéantissement de leurs perfides projets; de rendre enfin le lustre et la vigueur à votre patrie par l'élection d'un nouveau roi; c'est à présent que vous dessillant les yeux, vous devez vous conduire en connaissance de cause par les conseils affectueux de la Sublime-Porte; qu'entretenant une correspondance exacte avec le sérénissime khan de Krimée, le séraskier-pascha, les gouverneurs de Bender et de Chocim, les commandants et officiers de nos frontières, et avec l'hospodar de Moldavie, et donnant fréquemment de vos nouvelles à la Sublime-Porte, vous vous mettrez à portée de faire éclater l'ardeur et le zèle qui doivent rétablir la force et la splendeur de votre royaume.

« A ces fins, nous vous adressons la présente lettre. A son heureuse réception, vous, nos amis, considérant la fatale épreuve que vous avez faite des perfides projets de la Russie contre vos Etats, et la nature de ses violences, et les mettant en parallèle avec l'inquiétude et l'intérêt vraiment affectueux dont la Sublime-Porte a voulu vous donner les preuves les moins équivoques, tant par ses conseils antérieurs que par l'avantage de sa résolution actuelle, elle compte que vous ne reconnaîtrez pas moins la droiture et la

sincérité de ses favorables intentions à votre égard, que la noirceur des vues perfides qui dirigent la Russie contre vous, et que, vous empressant à délivrer votre patrie des mains de vos ennemis, vous employerez à cet effet toute l'ardeur de la bravoure que doivent vous inspirer les conseils salutaires de la Sublime-Porte.

« Constantinople la bien-gardée, 17 djem-mazi-ul-ewel 1182 (28 octobre 1768). »

Catherine II pour effrayer les Turks, résolut de les attaquer simultanément en Asie et en Europe. Les Russes furent battus dans la Nouvelle-Servie, par Krim-Ghiraï, khan de Krimée, et trois citadelles russes furent emportées. Cette expédition répandit la consternation à Pétersbourg, et Catherine II qui redoutait que l'expédition se renouvelât, finit par faire empoisonner le khan par un médecin grec, Siropuolo. Le grand-vézir se trouvait alors à Andrinople. Catherine II, encouragée par la mort du Khan de Krimée, chargea trois médecins grecs d'empoisonner aussi le grand-vézir, mais ils furent découverts à temps, avouèrent leur criminelle mission et furent pendus. Ne réussissant pas par ce moyen, la tzarine chercha alors à corrompre Mohammed Emin-Pascha, grand-vézir ; Khalimmaki, ancien hospadar de Moldavie, et Nicolas Drako, interprète de la Porte-Ottomane ; mais leurs trahisons étant découvertes, ils furent décapités, au mois d'août 1769, par ordre du Sultan.

Les troupes russes qui inondaient la Pologne et

combattaient les confédérés de Bar, étaient commandées par Alexandre-Mikhaïlovitsch Galitzyne, et par Pierre Roumiantzoff. Le premier assiégea Chocim sur le Dniester, et le second guerroyait sur le Pruth. Chocim succomba sous la trahison, et alors les Moskovites occupèrent la Moldo-Walaquie, avec d'autant plus de facilité que les hospadars des provinces danubiennes, vendus à Catherine II, paralysaient les efforts des Turks et des Polonais.

Encouragée par ses succès, la tzarine résolut d'ouvrir, en 1770, une nouvelle campagne de terre et de mer, c'est-à-dire de marcher sur Constantinople, en franchissant le Danube et les Balkans, et d'attaquer cette capitale par l'Archipel et par les Dardanelles.

Pendant que Roumiantzoff, Panine, Potemkine, Kamenskoï, etc., combattaient les Turks entre le Dniester et le Danube; que les popes moldaves embrassaient le parti de la Russie; qu'Azof tombait entre ses mains; que le 1er août, les Ottomans perdaient la bataille de Kagoul, non loin du Danube: une escadre russe, commandée par Alexis et Fédor Orloff, et par Spiridoff, mais dirigée par les Anglais, Elphinston et Gregg, quittait Kronstadt, franchissait le Sund, la Manche, Gibraltar, se ravitaillait à Livourne et à Malte, et arrivait dans l'Archipel.

Pour susciter de nouvelles difficultés, Catherine II faisait répandre parmi les Grecs plusieurs manifestes, dans lesquels elle se déclarait *protectrice et garante* de la religion schismatique orthodoxe, et promettait

la reconstruction de la Grèce sur les débris de l'empire ottoman. Dans un manifeste spécial du 8-19 mai 1770, Alexis Orloff appelait ces mêmes schismatiques à une action immédiate, à une guerre d'extermination, et il annonçait que *six cent mille* Russes avaient franchi déjà le Danube et étaient en pleine marche sur Constantinople. Les Grecs stupides qui avaient cru à ces mensonges se laissaient exterminer pour le compte de la Russie !

Après avoir attaqué tour à tour Navarin (l'ancien Pylos), Modon, Napoli de Romanie, etc., la flotte doubla l'île de Chios et entra, le 5 juillet, dans le canal des îles Spalmadores. Dans un combat acharné dirigé par l'Anglais Elphinston, les Turks se défendirent admirablement, et la victoire penchait de leur côté lorsque le vaisseau amiral ottoman sauta ; alors le kapoudan-pascha, au lieu de rallier les autres vaisseaux et prolonger la lutte, se retira dans le petit golfe de Tschesmé (ancien Cyssus ou Karistos), sur la côte de l'Asie-Mineure, au nord de Smyrne.

Les vaisseaux russes profitèrent de cette imprudence, et l'Anglais Gregg fit aussitôt préparer des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat naval. L'escadre turque était si resserrée que les brûlots, enflammant le premier vaisseau, embrasèrent immédiatement tous les autres. Le golfe de Tschesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. Les canons de ces vaisseaux étant chargés, à mesure que les flammes les échauffaient, les batteries faisaient

feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentirent du sein de cet horrible incendie et dispersèrent au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés. La forteresse de Tschesmé, la ville et la mosquée, bâties en amphithéâtre, furent complétement détruites. On entendit mugir, dans l'enfoncement des terres, les montagnes et les rochers. Les vaisseaux russes, quoique éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête et contemplaient avec une joie infernale cette victoire si facile pour eux! Smyrne, distant de dix lieues, sentit la terre trembler. Athènes, éloigné de plus de cinquante lieues, distinguait le bruit des explosions! Cét affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin. Cela se passait le 7 juillet 1770 (13 rebi-ul-ewel, 1183 de l'hégire). Il y eut de brûlés quinze vaisseaux de soixante-quatorze à cent canons; neuf de quinze à trente, et plusieurs galères. Un seul vaisseau de soixante canons et cinq galiotes, qui échappèrent au désastre, tombèrent entre les mains des Russes.

Ce fut dans les mêmes lieux que les Grecs avaient brûlé la flotte persane le jour de la bataille de Salamine, et non loin de Myonessus, où le Romain Æmilius Regilius avait défait la flotte d'Antiochus.

Pendant les années 1771 et 1772, la guerre ne discontinua point, et les Russes s'emparèrent de la Krimée; toutefois les belligérants eurent souvent recours

aux négociations diplomatiques, aux trêves, aux armistices, conclus à Giurgevo, à Fokschany, à Bukharest ; mais toutes les négociations échouaient devant les exigences de la Russie.

Le congrès de Fokschany, où Grégoire Orloff et Alexis Obreskoff (délivré de Sept-Tours en mai 1771) représentaient la Russie, s'ouvrit le 9 août 1772.

Le scheikh Yasindjizadi, l'un des plénipotentiaires turks, fit avec Thugut, internonce autrichien et médiateur, le voyage des bords du Danube jusqu'à Fokschany. Durant ce trajet le scheikh lisait toujours et très-attentivement dans un livre. Thugut, intrigué, l'interrogea sur sa lecture ? à quoi il répondit : « Ayant été choisi par S. M. le Sultan comme « plénipotentiaire dans une affaire si importante, je « veux m'initier à la politique de l'Europe chré- « tienne, afin de mieux combattre les finasseries, les « ruses et les insolences des plénipotentiaires rus- « ses. » Thugut demanda alors s'il pouvait voir ce livre si précieux et si utile ; le scheikh le lui montra, c'était la traduction turque de l'Évangile. A l'étonnement témoigné par Thugut, les cheikh répliqua : « Comme les Russes invoquent à chaque instant leur « religion orthodoxe, qu'ils parlent sans cesse de la « justice, de la loyauté, du désintéressement, et qu'ils « puisent, disent-ils, toutes ces *vertus* dans l'Évangile, « je cherche à apprendre comment je pourrais deve- « nir, à mon tour, fin, rusé et insolent comme eux, « et surtout comme l'est le comte Orloff, afin de

« pouvoir servir les intérêts de la Turquie et de mon « maître, Sa Hautesse le Sultan ! »

Cette fois, les plénipotentiaires turks n'étant pas dupes d'Orloff et d'Obreskoff, le congrès fut rompu. Le 20 novembre de la même année, un nouveau congrès se réunit à Bukharest, mais il se sépara le 22 mars 1773, sans rien conclure, et le Sultan dut publier le 16 avril, un nouveau manifeste de guerre, en dévoilant les constantes perfidies du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Dans la campagne de 1773, les Ottomans obtinrent plusieurs avantages. Les Moskovites essayèrent en vain de franchir le Danube, et furent repoussés de Silistrie. Sur ces entrefaites, le sultan Moustafa III mourut le 24 décembre 1773. Son successeur Abdoul-Hamid I se prépara à relever son armée de terre et sa marine. Les Ottomans obtenaient déjà quelques avantages en 1774, lorsque Catherine II ordonna à Roumiantzoff de ménager les balles de plomb, mais de tirer sur les Turks avec des *balles d'or*. Alors on corrompit les chefs militaires turks et les ministres du Divan, et les Moskovites devinrent, comme par enchantement, victorieux ; ainsi on arriva au désastreux traité de Koutschouk-Kaïnardji, signé le 10-21 juillet 1774 !

VI

La conséquence fatale de tous les événements était le morcellement de la Pologne.

Dans ses grandes désolations publiques, l'abbé *Gaspard* se livrait avec une nouvelle ardeur au développement des œuvres catholiques, pour conjurer la propagande du schisme moskovite. Comme marque de haute confiance, on le nomma, le 13 mars 1775, coadjuteur de l'évéché de Kiiovie. Peu après, le pape Pie VI lui accorda le titre d'évêque de Tebeste, *in partibus infidelium*, et il fut sacré le 2 septembre 1775, à l'âge de 30 ans, Le 23 mars 1781, il obtint la riche cure de Miéchow, mais il en abandonna les revenus à la *Commission de l'Éducation publique*. Cette institution rendit les plus grands services à la jeunesse, elle restaura et perfectionna la langue polonaise viciée (entre 1565 et 1773) par une mauvaise latinité, et elle développa les intelligences en les dirigeant vers les études nationales.

C'est à cette époque que mourut le père de l'évêque *Gaspard*, et il devint héritier de la terre de Skarszow. Vivant de ses propres revenus, dans l'austérité chrétienne, il abandonna, le 21 avril 1781, la cure de Zbuszyn et le canonicat de Warsovie, en faveur

d'Étienne Holowczyc, futur primat et archevêque de Warsovie.

Fidèle observateur des prescriptions du concile de Trente, il s'opposait au cumul de cures, et surveillait sérieusement la conduite du clergé inférieur, en donnant l'exemple d'une grande simplicité et de la plus profonde abnégation.

Au mois d'août 1784, après le décès de François Ossolinski, l'évêque Gaspard, *in partibus*, devint titulaire de l'évéché de Kiiovie et de Czerniechovie, situé en Ukraine, et fut décoré de l'ordre de Saint-Stanislas. Il entra en possession de son évêché le 8 octobre 1785, se rendit ensuite à Zytomir, où il fut complimenté par l'abbé Jelowicki, au nom du chapitre, par l'abbé Odyniec, au nom de l'Académie catholi- et par l'abbé Hoïewski, au nom des écoles; enfin par Lewandowski, au nom de la magistrature.

En 1786, à la Diète de Warsovie, il se distingua par son éloquence, et obtint la décoration de l'Aigle-Blanc.

Devenu chef du diocèse de l'Ukraine cis et trans-Borysthane, il se voua corps et âme à son évêché. Il revendiqua les fonds arriérés, afin de relever les écoles paroissiales et les établissements de bienfaisance. Alors il admit auprès de lui l'abbé Jean-Paul Woronicz, qu'il fit chanoine, et qu'il nomma son secrétaire. Ainsi se développa la glorieuse carrière littéraire et spirituelle de Woronicz qui devint plus tard primat et archevêque de Warsovie.

Dès que l'évêque *Gaspard* fut établi dans sa résidence épiscocale à Chwastow, il fut contraint de recevoir les dignitaires qui avaient assisté Catherine II, dans son fameux voyage en Krimée en 1787, et lors de son passage par Kiiow sur le Dniéper. Mais il sut éviter la présence de Catherine II, car il prévoyait bien qu'elle était la source de tous les malheurs du pays.

Vers la même époque, les provinces méridionales de la Pologne furent ravagées par la peste. Le passage des troupes moskovites vers la Turquie, et leurs désordres en furent la cause principale. La ville de Luçk (connue dans les actes latins sous le nom de *Lucéorie*) ville principale de Wolynie, était particulièrement atteinte par le fléau. Les habitants terrifiés s'enfuirent de la ville. A l'effet de couper la contagion, la force armée cerna la ville. Les vivres qui arrivaient difficilement, étaient distribués avec tant de parcimonie, qu'outre le fléau, on était en proie à la famine.

Quand l'évêque apprit les calamités qui pesaient sur Luçk, il quitta sa résidence épiscopale, et se rendit en toute hâte là où sévissait la peste. Il donna à ses fermiers quittance pour un an, afin qu'ils eussent à fournir des vivres de toute nature, et qu'il fit diriger sur Luçk. Puis il appela plusieurs médecins, fit acheter, à ses frais, tous les médicaments nécessaires, et se rendit en personne dans la cité désespérée.

Le clergé, et plusieurs habitants qui survivaient

encore, allèrent au-devant de l'évêque qui leur dit qu'il vient au milieu d'eux pour partager leurs dangers, et qu'il ne quitterait la ville que quand il serait parfaitement tranquille sur la santé publique. On le conjurait de ne pas s'exposer, mais il répondait que l'amour de Dieu, ses devoirs de prêtre et son attachement au pays lui commandaient de se dévouer pour ses frères. Lui-même présidait à tout ; il faisait distribuer les vivres qui lui étaient arrivés de ses terres ; on transporta des centaines de bœufs dans les pâturages, et il faisait soigner et engraisser un grand nombre de volailles, afin d'avoir toujours une viande fraiche et sanitaire.

La population éplorée se pressait autour de l'ancien château de Witold, grand-duc de Litvanie. Elle attendait l'évêque, qui ne tarda pas à arriver, revêtu de ses habits pontificaux, et suivi par les différentes corporations. Là, il chanta une hymne sacrée, implorant la miséricorde divine ; et toute cette procession fit son entrée dans la ville.

Aussitôt l'évêque organisa la distribution régulière des vivres. Le château de Witold, bâti sur une élévation, était bordé par le Styr ; on en fit un hôpital, où l'on disposa tout pour les soins à donner aux malades. La crainte de la famine disparut, et les froids qui survinrent affaiblirent l'intensité de la peste. On rouvrit les églises, et les cérémonies religieuses recommencèrent comme par le passé. Après ces heureux résultats, l'évêque retourna dans son diocèse de Kiiovie,

suivi de la bénédiction des malheureux qu'il avait sauvés.

L'intérêt tout spécial que l'évêque *Gaspard* portait à la ville de Luçk ; le dévouement qu'il montra dans les malheurs suprêmes dont cette ville fut frappée, était comme le pressentiment que là, où cette grande âme avait fait tant de bien, elle devait retourner à Dieu ! Luçk a joué un rôle si important dans la sainte existence de l'évêque, qu'il nous semble à propos de parler d'un événement mémorable qui eut lieu dans cette cité, au commencement du XV siècle.

En 1386 s'acomplit l'union du grand-duché Litvano-Ruthénien, au royaume de Pologne, qui devint par ce fait la grande *République polonaise*. Wladislas-Jagellon, élu roi de cette République, investit Witold, son cousin, du titre de grand-duc de Litvanie, mais toujours sous la suprématie du roi. Cette union, qui donnait une immense puissance à la Pologne, fesait l'effroi des Moskovites et des Autrichiens. Ils voulaient en conséquence introduire la division, en frappant l'amour-propre de Witold, et en lui fesant espérer le trône de Litvanie, indépendant de la Pologne.

A cette époque régnait à Vienne Sigismond, empereur d'Allemagne, qui promit donc à Witold de le faire roi. Witold, espérant pouvoir arriver plus sûrement à ses fins, conçut l'idée d'assembler un congrès, qui, en effet, s'ouvrit à Luçk le 6 janvier 1429.

Cette réunion de rois, d'empereurs, de princes est

une des plus nombreuses que cite l'histoire du monde. L'empereur Sigismond, et l'impératrice sa femme; le roi Wladislas-Jagellon; les ducs issus des Piasts : de Mazovie, de Liegnitz, de Brieg, de Poméranie; le roi Erik XIII, de Danemark; les princes de Suède; les grands maîtres des chevaliers du Porte-Glaive; les chevaliers Teutoniques : Siegfried et Rusdorf; les khans des Tatars; le grand-duc de Moskovie Bazile III-Bazilévitsch; Boris et les Odoïevsky, ducs de Tver et de Rezan; l'hospodar et les boyars moldo-walaques; Photius, métropolitain ruthénien; les ambassadeurs de Paléologue, empereur de Byzance; enfin les seigneurs de la Pologne, de la Litvanie, des Ruthénies et de la Pruthenie, remplissaient, avec leurs suites, la ville de Luçk, et les villages environnants.

Les uns étaient venus au congrès pour faire de la diplomatie, et les autres pour voir Witold, ce guerrier dont le nom répandait la terreur dans le Nord et dans l'Orient. Witold traita les monarques avec une libéralité inouïe; chaque jour, au dire des chroniqueurs, on consommait sept cents tonneaux de liquides, sept cents bœufs ou génisses, quatorze cents élans et brebis, et cent sangliers. Ces repas homériques se répétèrent pendant sept semaines.

Witold espérait qu'il serait proclamé roi de Litvanie, il prolongeait le congrès dans ce dessein; mais les Polonais s'élevèrent de toutes leurs forces contre une séparation entre les deux pays; l'éloquence de Zbigniew Olesniçki, évêque de Krakovie,

fut si puissante, si persuasive, que le congrès abandonna les intérêts de Witold et de son perfide protecteur, l'empereur Sigismond. Le cardinal-évêque Olesnięki avait été secondé par Jean Tarnowski, palatin de Krakovie, et par un grand nombre de sénateurs; l'intrigue austro-moskovite, et l'ambition de Witold, échouèrent devant le patriotisme.

Witold, désolé de sa déception, pria Wladislas-Jagellon de venir à Wilno, et de lui accorder momentanément au moins la couronne de Litvanie, pour le sauver de l'affront qu'il avait subi aux yeux de l'Europe; mais ces instances furent sans pouvoir, et Wladislas eût préféré abdiquer en faveur de Witold, que de troubler la tranquillité des deux Etats.

L'empereur Sigismond ne renonçait pas à son projet, et envers et contre tous, il envoya des ambassadeurs à Wilno, qui devaient précéder l'arrivée de la couronne et du sceptre qu'il voulait octroyer à Witold. Mais encore une fois les Polonais déjouèrent son complot; les frontières étaient si bien gardées, qu'aucun message ne put parvenir jusqu'au grand-duc.

Sur ces entrefaites, le 12 janvier 1430, s'ouvrit la Diète à Jedlno, dans le district de Radom. La noblesse polonaise dans ces délibérations s'efforça d'ôter à Witold tout espoir de succéder à Wladislas, en déclarant que la couronne passerait à ses enfants, mais que Witold conserverait ses anciens priviléges, et que d'autres pourraient lui être accordés, mais le 27 oc-

tobre 1430 il mourut à Troki, âgé de plus de quatre-vingts ans. On l'enterra à l'église cathédrale de Saint-Stanislas à Wilno.

Maintenant nous revenons à notre sujet principal.

VII

A la fameuse réunion de Kiiow en 1787, se trouvaient Catherine II, Joseph II d'Autriche, et Stanislas-Auguste de Pologne, suivis des ambassadeurs des autres puissances. Là, devaient s'ourdir de nouveaux complots contre l'infortunée Pologne.

Les patriotes polonais pressentaient la terrible importance de la réunion de leurs ennemis, ils agirent donc en conséquence, et l'évêque *Gaspard* faisait cause commune avec eux. La tactique des ennemis était de fomenter et d'entretenir l'anarchie; et c'est cela que les patriotes voulaient déjouer, en introduisant des réformes salutaires.

A cette époque s'ouvrit à Warsovie la Diète de 1788, transformée en Confédération. Le noble caractère de l'évêque *Gaspard* trouva une nouvelle occasion de développer sa grande capacité politique, sa chaleur d'âme pour les intérêts de la patrie, et son immense amour du bien et du juste.

Dans la journée du 3 mai 1791, on proclama une

Constitution qui abolissait le fatal *liberum veto*, qui introduisait l'hérédité du trône, qui augmentait l'armée, qui relevait le trésor public et s'occupait de l'amélioration, et avec le temps, de l'émancipation complète des paysans, afin que tous les habitants indistinctement, fussent égaux devant la loi comme devant Dieu, et pussent aspirer à toutes les fonctions dans l'État. Les écrits et les paroles de l'évêque *Gaspard* étaient empreints de tolérance; il pensait dans sa haute sagesse, que la conviction ne peut s'obtenir que par la douceur, l'indulgence et la mansuétude; c'est ainsi qu'il voulait convertir les incrédules, les hérétiques et ramener les indifférents et les tièdes; comme le Christ, il disait : *Venez à moi!* et il le disait avec l'onction sainte du prêtre catholique.

Malheureusement, comme aux époques antérieures, les trois Cours co-partageantes prirent ombrage des réformes qui devaient consolider les institutions de la Pologne. La Prusse témoignait perfidement son intérêt pour ces réformes; l'Autriche semblait montrer de l'indifférence; mais la Russie toujours audacieuse, se déclarait ouvertement contre ces projets, sachant bien que le roi Stanislas-Auguste les abandonnerait à la première occasion.

La Diète de Warsovie, exposée aux tiraillements des opinions diverses, ne pouvait plus réunir les esprits dans une action commune, lorsque la force armée moskovite et prussienne, envahissant la Pologne,

força la Diète de Grodno de signer le deuxième partage de ce pays en 1793.

Le cœur navré de douleur, et ne trouvant plus aucun moyen pour remédier au mal, l'évêque *Gaspard* dut se retirer à Podkamien, dans la Galicie autrichienne, où il s'enferma dans le couvent des Dominicains.

La Russie qui s'était emparée des palatinats ruthéniens qui composaient le diocèse de l'évêque faisait peser partout sa politique oppressive. Les habitants, croyant que la présence de leur pasteur pourrait les protéger, envoyèrent une députation à Podkamien, en suppliant l'évêque de revenir parmi eux. Après des instances pressantes, l'évêque consentit à quitter sa retraite, mais lorsqu'il arriva en Ukraine, les autorités moskovites exigèrent qu'il donnât son adhésion au nouvel ordre de choses. L'évêque refusa avec fermeté, disant : « qu'il lui semblait que les en- « vahisseurs pouvaient se contenter de la possession « matérielle du pays, sans exercer une pression mo- « rale sur les consciences, et à plus forte raison, « quand il s'agissait des sentiments d'un évêque ca- « tholique de la part d'une puissance schisma- « tique. »

Catherine II, informée de ce refus, voulut alors que le fondé de pouvoir de l'évêque signât la sujétion en son nom; mais l'évêque refusa de nouveau, et déclara qu'il remplirait ses devoirs d'évêque et de Polonais, comme par le passé, sans avoir besoin

d'accomplir des formalités imposées par la force étrangère.

A cette époque, l'évêque résidait à Berdyczew en Wolynie. Déjà ses deux frères et sa sœur n'existaient plus, mais ils avaient laissé des enfants, et ces orphelins vinrent rejoindre l'évêque dans sa nouvelle demeure. Personne ne doutait que Catherine II irritée de la résistance de l'évêque ne le fît transporter au fond de la Sibérie, ainsi qu'elle l'avait fait envers les évêques Soltyk et Zaluski en 1767, et dont nous avons parlé plus haut.

Les jours se passaient dans l'appréhension d'un nouvel attentat; la famille de l'évêque lui préparait déjà tout ce qui pourrait adoucir un voyage forcé en Sibérie; il fit son testament, et disposa de sa fortune entre sa famille et les pauvres, dont il fut toujours la providence. Chaque soir, il se retirait dans son oratoire pour y faire ses prières, et pour y entendre des lectures pieuses.

Un soir que l'évêque était en méditation et que la famille était réunie dans un salon attenant, le domestique entre précipitamment et annonce qu'un courrier extraordinaire arrive ventre à terre, et que les clochettes des chevaux indiquent que c'est un envoyé russe.

On comprend la stupeur et la consternation de l'entourage de l'évêque; car, on ne doutait pas qu'un arrêt fatal devait venir de la Cour de Pétersbourg. Deux personnes prirent sur elles d'aller chez

l'évêque pour lui annoncer cette nouvelle. Il la reçut avec le plus grand calme, et demanda seulement qu'on lui laissât le temps de se mettre au pied de la croix.

A son entrée dans le salon, l'évêque demanda au courrier s'il savait quelle nouvelle il lui apportait; mais le courrier sans rien répondre, et faisant un profond salut, remit un pli cacheté avec le sceau impérial.

D'une main tremblante, le prélat brisa le cachet, et lorsqu'il voulut prendre la lettre, un objet assez volumineux tomba à ses pieds. Le castellan Pie Kicinski, l'un de ses parents, présent à cette scène, s'empressa de relever l'objet en question, et le plaça sur la table, pendant que les assistants suivaient des yeux le visage de l'évêque qui parcourait l'écrit. Après avoir lu, sa physionomie s'épanouit; il leva les mains vers le ciel, et des larmes d'attendrissement mouillèrent ses yeux. Puis il dit : « Rendons grâce à Dieu, « nous ne serons pas encore séparés cette fois! »

Les témoins de cette scène s'agenouillaient devant l'évêque, et baisaient ses mains vénérables. Puis, le castellan se mit à lire à haute voix le contenu de la lettre. Elle était écrite de la main de l'empereur Paul Ier, qui exprimait son admiration pour la piété et les vertus de l'évêque, et qui lui donnait les insignes de la Grande-Croix de Saint-Alexandre-Nevsky, pour preuve de sa bienveillance, et pour le rassurer dans l'avenir contre de nouvelles persécutions.

Dès que l'émotion fut un peu calmée, les témoins de cette scène demandèrent au courrier l'explication de cette faveur inespérée? Il répondit laconiquement : « L'impératrice Catherine II est morte, » et son fils Paul-Pétrovitsch lui succède. » Après avoir dit ces mots, il remit à l'évêque une lettre du sénateur Auguste Ilinski, qui confirmait la nouvelle, et à qui on dut par la suite les adoucissements que les Polonais obtinrent de Paul Ier.

Après le second démembrement de la Pologne en 1793, chaque province, échue en partage à la Russie, devait envoyer une députation, choisie parmi les nobles Polonais, avec mission d'aller à Pétersbourg, pour y être les organes de la soumission à la tzarine Catherine II. Les trois délégués de la Wolynie étaient : Auguste Ilinski, inspecteur-général des armées de la couronne de Pologne; Sévérin Potoçki, nonce à la diète de Warsovie de 1788, et Worcell, grand-maître-d'hôtel de la couronne de Pologne.

Dans son séjour prolongé à Pétersbourg, Ilinski fut attaché à la personne du grand-duc Paul, héritier présomptif, en qualité de chambellan, où il obtint la faveur du prince.

Le caractère étrange de ce prince l'avait fait détester de sa mère Catherine II, et elle avait conçu le projet de l'interdire, et d'élever au trône le grand-duc Alexandre, fils aîné de Paul. Paul d'une libéralité qui allait jusqu'à l'extravagance, donna un

prétexte à sa mère pour user de rigueur envers lui, et elle fit secrètement donner le conseil aux créanciers d'employer tous les moyens qu'ils avaient en leur pouvoir pour réclamer les dettes de Paul. Ilinski ému du chagrin que causait à Paul les persécutions incessantes dont il était l'objet, fait venir de ses terres une somme considérable, s'endette lui-même, se fait aider par quelques autres Polonais, et parvient à sauver le prince de la poursuite de ses créanciers les plus récalcitrants. Alors tout prétexte fut enlevé à Catherine II, pour interdire son fils, comme incapable de gouverner un immense empire, puisqu'il n'avait pas su gérer les affaires particulières de sa maison.

Sur ces entrefaites éclatait l'insurrection de 1794. Malgré une lutte héroïque, Kosciuszko et ses compagnons succombèrent; les uns furent envoyés, comme prisonniers, à Pétersbourg, les autres, au nombre de près de 20,000, furent transportés en Sibérie.

Enfin, en 1796, arriva la fin du règne affreux de Catherine II. Elle avait dressé le travail de nouvelles proscriptions, parmi lesquelles se trouvait celle de l'évêque *Gaspard*, et le décret devait être signé le 18 novembre 1796. Mais, la veille, Catherine II, livrée à ses orgies ordinaires, en dépit de ses 70 années, fut frappée dans la matinée du 17, d'un coup d'apoplexie qui l'emporta vingt-quatre heures après.

En ce moment, le grand-duc Paul se trouvait à Gatschina, aux environs de Pétersbourg, et Ilinski se trouvait dans la capitale. Trois jours avant cette mort, celui-ci rêva que la fin de la tzarine approchait. On chercha à tenir secrète la mort de Catherine, mais tous les soins qu'on prit n'empêchèrent pas la nouvelle de se répandre. Ces sourdes rumeurs suffirent à Ilinski pour aller, en toute hâte, prévenir le grand duc Paul; il se mit donc immédiatement en route, arriva à Gatschina, se présenta devant Paul; et, en mettant son genou en terre, il dit : « Sire, je salue « Votre Majesté l'Empereur de toutes les Russies! » Paul stupéfait demande ce que cela veut dire? En peu de mots Ilinski raconta et son rêve et la maladie subite de Catherine II.

Ne sachant à quel parti s'arrêter, mais heureux de n'être plus menacé de l'inimitié de sa mère, et l'ambition s'éveillant en lui, il dit à Ilinski : « Je veux « me rendre à Pétersbourg; le temps décidera de « mon avenir; mais si je monte sur le trône, je vous « récompenserai dignement des services que vous « m'avez rendus, et je vous promets d'avance, que « je vous accorderai tout ce que vous voudrez. »

Paul était persuadé qu'Ilinski lui demanderait de l'argent, des titres, des postes élevés et des décorations. Mais le digne et fier Polonais répondit : « Ma « fortune est suffisante pour moi et les miens. Je me « contente du titre de chambellan de Votre Majesté. « Les décorations de Saint-Stanislas et de l'Aigle-

« Blanc me satisfont. Je n'ai donc rien à souhaiter « sous le rapport des honneurs. Mais, Sire, les « malheurs qui pèsent sur Kosciuszko, sur ses com- « pagnons d'armes et sur des milliers de victimes « qui gémissent en Sibérie, navrent mon cœur polo- « nais. Délivrez-les tous, Sire, c'est le plus cher de « mes vœux, et ma seule ambition. Votre Majesté « m'a promis de lui exprimer mon sentiment, mes « désirs, ou ma volonté. Sa parole ne peut tromper, « et Elle daignera m'accorder la grâce de mes infor- « tunés compatriotes ! »

Paul I[er] resta pensif pendant quelques moments ; il paraissait étonné d'une pareille demande, mais se remettant bientôt il répondit : « Vous touchez, Mon- « sieur le Comte, à une des plus graves questions de « l'État. Mais, si je consentais, mais si j'accordais « cette incroyable faveur, qu'est-ce qui me répon- « drait de la fidélité de vos compatriotes? Qui peut « m'assurer qu'ils ne se soulèveront pas de nouveau, « dès qu'ils seront libres ? »

— « Sire, réplique Ilinski, si votre grâce est com- « plète et sans aucune arrière-pensée, les Polonais « délivrés vous donneront leur parole d'honneur, et « vous pourrez y compter. Mais, en devenant vos « sujets, il faut qu'ils conservent leur nationalité, « leur religion, leur langue, leurs coutumes, leurs « habitudes ; que vos employés, de quelque grade « que ce soit, respectent les malheurs des Polonais, « et ne les tyrannisent pas, comme cela se pratiquait

« sous le règne précédent. Vous avez pu apprécier « vous-même, Sire, que les Polonais ne s'étaient « soulevés qu'à la suite des provocations incessantes « de leurs ennemis : ils n'avaient d'autre but que de « défendre leur patrie et leurs droits imprescriptibles à « une existence indépendante, et douze fois séculaire. « Ils n'étaient ni *rebelles,* ni *révoltés*, ni *révolution-* « *naires*, mais des combattants loyaux pour la plus « sainte des causes ! »

A cela Paul Ier répliqua :

« Si c'est ainsi, je vous accorde ce que vous me « demandez. »

En effet, peu de temps après, Paul Ier se rendit en personne à la prison de Kosciuszko, le délivra lui et ses compagnons de captivité, ainsi que tous ceux qui se trouvaient à Pétersbourg et ailleurs. Il fit don à Ilinski de tous les meubles et objets d'art qui se trouvaient dans le cabinet de travail de Catherine II, pour qu'il en fît l'usage qu'il croirait convenable. C'est dans ce cabinet qu'il trouva un décret condamnant l'évêque *Gaspard* à la déportation en Sibérie ! Et en conséquence, il obtint de Paul Ier une lettre autographe, qu'il confirma par la sienne, et qui fut remise par le courrier dont nous avons parlé plus haut.

A la suite de la grâce impériale, les persécutions cessèrent dans la partie polonaise échue à la Russie. Des citoyens, appartenant à toutes les classes de la société, accouraient à Berdyczew, pour témoigner

leurs sympathies ; les employés moskovites qui, jusqu'ici avaient été insolents et rapaces, s'humilièrent et rampèrent aux pieds de l'évêque, et devinrent comme des agneaux, ayant peur du loup tout-puissant qui faisait trembler, de Pétersbourg, tout l'empire.

Profitant de sa position, l'évêque obtint le titre d'évêque de Pinsk, afin de réunir les fidèles de ces contrées et les préserver contre l'influence du schisme; c'est alors aussi que fut créé le diocèse catholique de Minsk, gouverné par l'évêque Jacques-Ignace Dederko, digne collègue de l'évêque *Gaspard*, et qui, en 1829, expia dans l'exil, son attachement à la religion et à la Pologne ! [1]

1. L'évêque Dederko était mon grand-oncle maternel. Il naquit en 1750. Il embrassa la carrière ecclésiastique et devint Chanoine de la cathédrale de Wilno. En 1796, on créa l'évêché de Minsk, dont il fut titulaire, et fut préconisé par le pape Pie VI. A l'époque de sa tournée épiscopale, en 1807, il passa par Molodeczno où il donna la confirmation aux enfants; j'étais du nombre, et à mes prénoms de Jacques-Léonard-Victor, il ajouta celui de Napoléon, à moi et à plusieurs autres enfants. On sait qu'en cette année, les Polonais avaient quelques illusions sur les intentions de Napoléon I, qui avait créé l'éphémère duché de Warsovie. En 1811, secondé par le zèle de ses compatriotes, l'évêque Dederko fit élever à Minsk une vaste maison de bienfaisance et orna magnifiquement l'église cathédrale. Lors de l'entrée des Français en Litvanie en 1812, l'évêque officiait dans la cérémonie à laquelle assista le maréchal Davoût, prince d'Eckmühl, à la tête de son corps d'armée, et où le maréchal fit entendre les paroles suivantes, prononcées en polonais : *La Pologne existe! La Pologne existe! Vive le grand et l'invincible Napoléon!* On sait que pendant quatre ans de son séjour à War-

Lorsqu'en 1798, la Cour de Rome envoya à Pétersbourg le cardinal Litta pour arranger les affaires ecclésiastiques dans l'empire de Russie, l'évêque *Gaspard*, profitant de cette circonstance, alla à Minsk, au moment du passage du cardinal par cette ville. Il y exposa les besoins et les dangers que courait la religion catholique en butte aux intrigues du Synode schismatique, et le supplia d'y remédier par son influence sur le Cabinet de Pétersbourg. Heureuse-

sovie, le maréchal avait appris le polonais. Depuis 1811, deux grands magasins de vivres et de munitions avaient été établis, par ordre d'Alexandre I, à Wilno et à Minsk. Ceux de Wilno furent brûlés par les Russes, avant l'entrée de Napoléon. Ceux de Minsk allaient subir le même sort. Le général Bagration se retirant précipitamment laissa à Minsk cinquante cavaliers avec un capitaine, dans le but d'exécuter cet ordre. Mais Jean Chodzko, mon oncle, invita le capitaine à déjeuner et traita copieusement les soldats, en disant qu'ils avaient le temps suffisant de brûler les magasins, avant que les Français entrassent en ville. Mais comme mon oncle savait toutes les dix minutes ce qui se passait, et lorsque l'avant-garde française avait franchi la barrière, il dit au capitaine russe que c'était le moment favorable d'aller exécuter les ordres de Bagration. En effet, le capitaine et ses soldats se mirent à cheval, mais rencontrant dans la ville les Français, ils n'eurent que le temps de se sauver par la route de Smolensk. Ainsi furent sauvés les magasins qui rendirent les plus grands services aux troupes gallo-polonaises. Le maréchal Davoût en fit son rapport à Napoléon, en s'attribuant, comme de raison, le sauvetage de ces magasins. Ce rapport arriva à Wilno au moment où Jean Suiadecki, recteur de l'université, présentait à l'empereur les professeurs. En ouvrant la dépêche, Napoléon parut enchanté et s'écria : *C'est plus qu'une bataille gagnée!* Outre cela l'enthousiasme des habitants de Minsk fut soutenu par une pièce en vers écrite par Jean Chodzko, intitulée : *Le passage du Niémen ou la Litvanie délivrée*, et qui depuis, fut représentée aux théâtres de

ment le cardinal Litta obtint la réunion des deux diocèses de Kiiovie et de Wolynie, en établissant la résidence de l'évêque *Gaspard* à Luçk, qui lui devint si cher à tant de titres, comme nous l'avons dit plus haut.

Paul Ier, comme on le sait, eut une mort prématurée et violente. Alexandre Ier lui succédant, sembla vouloir suivre les bonnes intentions de son père pour la Pologne. L'évêque *Gaspard* en profita, non-seu-

Wilno, de Warsovie, de Krakovie, de Posen. Le clergé russe schismatique qui avait abandonné la ville de Minsk, laissa la chapelle de leur évêque en butte aux dégradations causées par les troupes étrangères; alors l'évêque Dederko la conserva en la consacrant au culte catholique. Eh bien! au retour des Russes, à la suite de la désastreuse retraite de Moskou, le *Saint-Synode orthodoxe* de Pétersbourg, présidé par un colonel de hussards, loin de reconnaître les services qu'avait rendus l'évêque, lui ôta l'administration de son évêché et l'envoya en exil à Olyka, en 1816, et où il finit ses jours en 1829. C'est alors que l'évêque *Gaspard* honorait Dederko de sa confiance particulière. La rage des Russes contre la famille des Chodzko n'avait plus de bornes. Les kosaks en passant par Puzélé, propriété de mon père Louis Chodzko, brisèrent tous les meubles et emportèrent ce qui était à leur convenance. Ils avaient même l'intention d'incendier tout le domaine, lorsque le chef des kosaks, en ouvrant l'armoire de la salle à manger, aperçut une bouteille conservée dans un étui de buis, et où il y avait du sable de bureau. Notre domestique l'avertit en disant : « Monsieur le kosak, ne touchez pas à cette bou-« teille, ce n'est pas de la liqueur, mais du sable. » A quoi le kosak répondit : « Ah ! tu mens; tu ne veux pas que je touche à la belle « bouteille de ton maître; ça doit être une excellente liqueur ! » En disant ces mots, il avale le sable. Furieux de sa déconvenue, il jeta la bouteille par terre, dit que le diable était dedans, et ordonna à ses kosaks de se mettre à cheval et disparut.

lement dans l'intérêt de la religion catholique, mais aussi dans l'intérêt de l'éducation publique nationale. A cet effet, il provoqua une réunion de plusieurs citoyens notables et de prélats de son diocèse. Cette réunion eut lieu à Zytomir, le 2 octobre 1803. On y dressa un appel, ayant pour but de réunir des fonds pour l'entretien des écoles, et pour la fondation d'un lycée central sous les auspices de l'université de Wilno. L'exécution de cette institution fut confiée à Thadé Czaçki et à Hugues Kollontay, deux illustres Polonais résidant en Wolynie.

On ouvrit ce lycée qui devint si célèbre par la suite, le 1er octobre 1805. L'évêque *Gaspard* donna sa bénédiction le jour de l'inauguration. Mais son dévouement ne s'en tint pas là, et il ne cessa d'user de son influence, de ses conseils et de ses propres revenus, pour entretenir la prospérité du lycée : aussi, les jeunes générations entouraient-elles l'évêque de sa vénération et de ses respects !

A la même époque, le jeune Joachim Lelewel, propre neveu de l'évêque, séjourna pendant quelque temps à Luçk, avant de se rendre à l'Université de Wilno. Là, d'étudiant, il devint professeur d'histoire, puis député à la Diète, puis membre du gouvernement national et ministre de l'instruction publique en 1831 ; enfin, partageant, depuis 1832, le sort de l'émigration polonaise en France et en Belgique, il acquit une immense célébrité par sa science vraiment encyclopédique.

La fausse politique de Napoléon I en 1812, qui sacrifia la question polonaise, en abandonnant la Wolynie, la Podolie et l'Ukraine à la tyrannie de la Russie, dut amener des résultats désastreux. Aussi, quand arriva la retraite de Moskou, Alexandre I, outre les anciennes provinces polonaises, s'empara du duché de Warsovie, dont il fit le *royaume de Pologne*, mais incorporé *à jamais* à l'empire russe !

En 1816, Alexandre I fit un voyage à travers son empire. La renommée de l'évêque *Gaspard* était arrivée jusqu'à lui, et il voulut le connaître personnellement. Il s'arrêta donc à Luçk. Pénétré des hauts mérites de l'évêque, il lui témoigna une grande estime et se montra disposé à lui accorder ce qu'il pouvait demander dans l'intérêt de ses ouailles et du bien général du pays.

Depuis, Alexandre I visitait presque chaque année la ville de Luçk. En 1822, l'archevêché de Warsovie et la dignité de Primat, étant vacants par la mort d'Albert Skarszewski, furent offerts par Alexandre I à l'évêque *Gaspard*, qui déclina cet honneur, sachant qu'il ne pourrait point sympathiser avec l'extravagant grand-duc Constantin-Pavlovitsch, tout-puissant à Warsovie. Mais il désigna pour ce poste éminent, Jean-Paul Woronicz, évêque de Krakovie, son ancien secrétaire, et dont la mémoire sera à jamais respectée dans toute la Pologne.

En 1825, une nouvelle et imposante solennité devait s'accomplir à Luçk. L'évêque *Gaspard* allait

célébrer le 50e anniversaire de son sacre comme évêque. A cette occasion, plusieurs évêques polonais, assistés de leurs chanoines, et une foule de notables citoyens qui venaient de toutes les parties de la Pologne, assistèrent à cette auguste cérémonie. En même temps, il reçut une lettre autographe du pape Léon XII, et une autre d'Alexandre I accompagnée d'une riche croix d'évêque ornée de pierres précieuses, et du grand-cordon de l'ordre Saint-André, le premier dans l'ordre civil et religieux. Ces distinctions lui furent transmises par l'intermédiaire du sénateur Auguste Ilinski.

Sur le parcours du palais épiscopal à la cathédrale, se pressaient les populations agenouillées qui recevaient la bénédiction. A mi-chemin, les israélites et leur grand-rabbin de Berdyczew, vinrent lui adresser leurs félicitations en hébreu, en lui rappelant la reconnaissance des israélites pour l'intérêt qu'il leur avait porté pendant la peste de 1787. Un autre rabbin s'offrit de traduire l'allocution de son collègue, mais l'évêque fit un signe, qui signifiait que cette traduction était inutile, et aussitôt il se mit à remercier le rabbin dans la langue dont celui-ci s'était servi pour lui parler.

On comprend l'étonnement des israélites qui avaient peine à admettre qu'un évêque catholique pût s'exprimer, avec une telle facilité, en hébreu ; mais ils ne savaient pas que l'évêque avait étudié cette langue à Rome, quand il voulait se destiner aux missions.

Cette journée fut à jamais mémorable, et doit rester dans la mémoire des chrétiens ; car, vingt israélites, touchés de la grâce, se convertirent au catholicisme, après la cérémonie. Ce jour fut donc béni entre tous, pour l'évêque *Gaspard*, à qui Dieu accordait, en ce monde, la plus belle récompense accordée à ses vertus chrétiennes.

En l'année 1826, la santé de l'évêque commença à s'altérer, et surtout sa vue s'affaiblit. Il en arriva à ne pouvoir plus lire et même à peine signer son nom. Ses agitations nerveuses augmentaient, mais il supportait tout avec résignation.

L'état de santé de l'évêque ne fut pas un obstacle aux nouveaux honneurs qui l'attendaient ; et après la mort du métropolitain Stanislas Bohusz Siestrzencewicz, le tzar Nicolas I, nomma l'évêque *Gaspard* (12 mars 1827) archevêque de Mohilew sur le Dniéper, et métropolitain de toutes les églises catholiques dans l'empire de Russie. L'évêque résista d'abord à la volonté du souverain, mais pensant qu'il y avait du bien à faire, au point de vue religieux, et au point de vue des intérêts du pays, il finit par accepter, mais en posant pour condition, de ne jamais résider à Péterbourg, où il envoya ensuite son coadjuteur, l'abbé Michel Piwnicki.

La vie du métropolitain, à Luçk, était aussi simple qu'édifiante. Il avait fixé sa demeure dans le couvent des Bernardins, où les visiteurs ne cessaient de venir. Dans une vaste salle, le métropolitain était assis sur

un grand fauteuil. Sa haute taille, son air de suprême distinction, ses cheveux d'un blanc d'argent, son teint légérement coloré, son expression de placidité et de calme, inspiraient la confiance et attiraient tous les cœurs. Le jour des cérémonies de l'Église et le jour de la fête du métropolitain, les plus notables citoyens redoublaient d'assiduité, et chacun voulait s'approcher de son fauteuil. Dans ces circonstances, il était toujours assisté de son secrétaire diocésain, le prélat Skierniewski. Avant de se mettre à table, le métropolitain bénissait les assistants et le repas. La réunion était animée par une conversation pleine de gaieté et de convenance. Le jour de la fête patronymique, et le jour de sa naissance, les pauvres n'étaient pas oubliés, et dès le matin, le prélat faisait distribuer d'abondantes aumônes.

Une cruelle épreuve vint encore l'affliger; après l'affaiblissement de sa vue, la cécité devint complète. Ne pouvant plus signer, il fut obligé d'avoir recours à une griffe, pour apposer son nom au bas de ses mandements, et autres écrits qui lui étaient présentés par son secrétaire, l'abbé Skierniewski. Le secrétaire était donc investi d'une grave responsabilité. On verra, s'il s'en montra digne ?

Malgré la grande affliction dont il était frappé, l'intelligence du vénérable métropolitain était toujours présente et active, et il continuait à gérer sa vaste métropole. Dieu lui avait permis de conserver ses facultés, malgré ses 85 ans ; il espérait donc,

après son grand labeur et toujours dirigé par l'esprit de Dieu, descendre tranquille dans la tombe prête à s'ouvrir, quand vint à éclater à Warsovie le mémorable soulèvement du 29 novembre 1830, que nous retracerons sommairement, car ces événements se lient, en quelque sorte, au sujet qui nous occupe.

VIII

Alexandre I, par l'habileté qu'il déploya au congrès de Vienne en 1815, sut garder pour lui la plus grande partie de la Pologne. Les possessions qu'il avait déjà jointes à ce qu'il avait pris sur le duché de Varsovie s'élevaient à près de 15,000,000 d'habitants, tandis que l'Autriche n'en avait que 5,000,000, et la Prusse 2,000,000. Alexandre I attacha à ses possessions polonaises, envahies dans les partages de 1772, 1793 et de 1795, une faible partie, composée de 4,000,000 d'habitants, dont il *se nomma roi;* en langue française et en langue polonaise, il prenait ce titre; mais en russe il se nommait *tzar de Pologne*, ce qui a une bien médiocre signification.

Malgré le joug qui pesait sur la Pologne, les Polonais s'occupaient sans relâche du bien public, et leurs efforts parvinrent à amener un bien-être relatif dans le pays. Alexandre I s'en inquiéta; il craignit que la prospérité matérielle ne servît à l'action

politique; il cherchait donc à en étouffer les germes, lorsque la mort le surprit en 1825.

Sous le règne de Nicolas I, type parfait des Yvans moskovites, de cruelle mémoire, les esprits s'aigrissaient et s'irritaient de plus en plus; chacun prévoyait une catastrophe prochaine, lorsque les événements de Juillet, à Paris, et ceux de septembre en Belgique, 1830, réagirent sur l'esprit des Polonais, car ils espéraient que ces révolutions déchireraient les traités de Vienne de 1815.

Mais quelle fut leur douleur lorsqu'ils virent que Nicolas I préparait une nouvelle coalition contre la France, et qu'à cet effet, il faisait venir en Pologne des munitions de guerre, et donnait ordre à la *Banque de Varsovie* de tenir prêtes des sommes considérables. Ces préparatifs se faisaient au milieu de la perplexité qu'éprouvait Nicolas : l'armée polonaise qui se montait à 40,000 hommes, pouvait-elle être dirigée contre les armées françaises? ou fallait-il la laisser en Pologne, pendant que la Russie, la Prusse et l'Autriche se dirigeraient vers le Rhin et l'Escaut, pour y rétablir Charles X et Guillaume I d'Orange. Nicolas était entre deux écueils : ou de voir les Polonais passer du côté des Français, ou de voir la Pologne se soulever derrière lui; il fut donc décidé, par les Cours de Pétersbourg, de Berlin et de Vienne, qu'on disséminerait l'armée polonaise parmi les troupes de la nouvelle coalition liberticide.

Après cette résolution, Nicolas ordonna que le

15 décembre 1830, on opérerait ce mouvement. Les Polonais décidèrent qu'il fallait prévenir l'ordre de Nicolas. Jamais la Pologne n'avait possédé une plus belle armée, et animée d'un meilleur esprit; jamais il n'y eut plus d'argent et de munitions de guerre; aussi dans la nuit du 29 novembre 1830, le soulèvement éclata. La jeunesse, qui voulait reconquérir la nationalité qui lui avait été promise par Alexandre et par Nicolas, et constamment éludée, la jeunesse civile et militaire, dévouant sa vie et son sang à la cause nationale, laissa aux plus *expérimentés* la direction des affaires. Malheureusement ces hommes *d'expérience* comptaient plus sur la diplomatie franco-anglaise que sur les chances de la guerre, et tout fut perdu malgré l'héroïsme des Polonais à qui il ne restait d'autre alternative que d'être décimés sans combattre ou de mourir en combattant!.....

Les Polonais firent des prodiges de valeur, et Nicolas se refusait à toutes les concessions. De leur côté, les Cabinets européens, pour couvrir leur pusillanimité, disaient aux chefs polonais, qu'il n'y avait pas moyen de les secourir, car on ne pouvait pas négocier avec une nation en puissance d'un *roi de Pologne*, qui, en même temps était *empereur de Russie;* mais que si la Pologne devenait indépendante, la position serait plus nette, et qu'alors on pourrait intervenir. En conséquence du refus de Nicolas et des encouragements venus de l'Occident, les Polonais déclarèrent le 25 janvier 1831, la dé-

chéance des tzars du trône de Pologne, et cette résolution fut proclamée par la Diète tout entière, composée de sénateurs-palatins, sénateurs-castellans, évêques, nonces terriens des districts, et des députés des villes et arrondissements de chaque palatinat.

L'acte de la déchéance fut communiqué aux Cabinets de l'Occident ; comme il n'y avait plus de prétexte à temporiser, à hésiter, ces Cabinets prétendirent qu'ils entendaient par intervention, *intervention purement diplomatique*, et que c'étaient tous leurs moyens d'action auprès de la Cour de Pétersbourg ; mais que cette voie leur était fermée, puisque les Polonais avaient prononcé la déchéance des tzars! *E sempre benè!*

On comprendra mieux la portée de l'action diplomatique, en citant ici les passages les plus saillants de la circulaire du gouvernement national de Pologne, adressée aux Cabinets de Paris, de Londres et de Bruxelles, et qui porte la date de Warsovie, 15 août 1831 :

« Poussés vers le bord de l'abîme par une fatalité attachée à notre sort, nous profitons des derniers moments qui nous restent, peut-être, pour vous avertir des dangers qui nous menacent, et pour vous exprimer les sentiments qui nous animent, en vous engageant à les porter à la connaissance des Cabinets français, anglais et belge.

« Nous les avons, à plusieurs reprises, prévenus sur l'avenir qui nous attendait, sur la tournure que devaient prendre les opérations militaires, si aucune voix ne s'éle-

vait en notre faveur, en Europe : nos prévisions sont au moment de s'accomplir..... Nos illusions se sont évanouies, la vérité toute nue est apparue à nos yeux, nous ne comptons plus sur l'appui des puissances, qui ont pu et qui n'ont pas voulu, qui peuvent encore et qui ne veulent pas nous sauver. Nous n'osons plus ajouter foi aux promesses qu'elles nous ont faites et qu'elles démentent par leur conduite. Nous ne cherchons aujourd'hui notre salut que dans notre désespoir, et nous n'avons confiance que dans les miracles de Dieu et dans notre ferme détermination de périr.

« Nous ne devons pas cependant cacher qu'un rayon d'espérance vient quelquefois nous ranimer. Il nous ranime quand nous songeons à tous les devoirs qu'imposent aux puissances européennes la morale, l'humanité, la politique et l'opinion des nations; quand nous nous rappelons les espérances flatteuses que nous firent concevoir certains Cabinets. Non, nous ne pouvons pas supposer qu'ils aient surpris notre bonne foi et notre confiance, pour régler des intérêts d'un ordre inférieur, et pour nous précipiter dans l'abîme après les avoir réglés. Nous nous efforçons enfin de chercher nos consolations dans l'idée qu'il est impossible qu'ils ne nous tiennent point compte de tout notre sang répandu, de notre persévérance et de tous les services que, dans un court espace de temps, nous aurons déjà rendus à l'Europe. En effet, une guerre générale menaçait l'Europe : la Pologne l'a arrêtée et en a soutenu tous les maux. Une froideur menaçante entre les Cabinets de Saint-Pétersbourg et du Palais-Royal en était l'avant-coureur. La guerre de Pologne hâta l'envoi des premières lettres de créance de l'ambassadeur russe à Paris, et rapprocha les deux Cabinets. Bientôt l'empereur Nicolas, d'une part, devint plus coulant dans ses arrangements avec la Turquie; de l'autre, cédant aux désirs de la Conférence de Londres, il consent à reconnaître l'indépendance des Belges, contre lesquels ses troupes avaient déjà l'ordre de marcher. Qui

peut prévoir les chances qu'une guerre générale aurait alors amenées ? Mais il est sûr que le choléra-morbus dont la Pologne est aujourd'hui le théâtre, serait, à l'heure qu'il est, déjà établi au sein de l'Europe et aurait porté ses ravages jusque dans le Midi.

« Pour de tels services que la Pologne, à peine ressuscitée, a déjà rendus, comment en est-elle récompensée ?

« Nous n'avons point oublié les assurances d'intérêt que donna, à plusieurs reprises, le Cabinet anglais à nos agents à Londres ; nous nous rappelons celles du Cabinet français, qui étaient plus flatteuses encore. Au mois de juin, il nous assura que notre cause était sauvée, et le ministère anglais fit aussi entendre des paroles semblables. On nous demanda de tenir encore un mois, puis deux mois ; et nous fîmes ce qu'on nous demandait. On nous promit à Paris et à Londres, qu'on s'occuperait sérieusement de nos affaires, dès que celles de la Belgique seraient arrangées ; on se servit même de nous pour en hâter le dénoûment, et, aujourd'hui que les Belges eux-mêmes ont déclaré que c'est pour nous sauver qu'ils ont renoncé volontairement à leurs prétentions, que la question belge est résolue, et qu'on peut s'occuper de la Pologne : on l'abandonne, on la livre à ses bourreaux !

« L'Angleterre et la France ne nous auraient donc employés, que comme un instrument propre à servir le courant de leurs intérêts. L'Angleterre ne nous aurait bercés de quelques illusions que pour avoir un moyen de plus d'établir l'indépendance de la Belgique ; et la France ne nous aurait fait des promesses que pour gagner la majorité dans les Chambres. La foi serait-elle donc entièrement bannie des Cabinets, et les paroles d'un ministre anglais et français ne seraient-elles que des sons dénués de toute valeur ? Quoique nous connaissions toutes les sinuosités d'une politique tortueuse, nous nous sommes cependant résignés, avec confiance, dans la noblesse et la générosité des gouvernements français et anglais. Nous n'avons pas pu

supposer qu'un peuple qui se souleva contre un ennemi dix fois plus fort, pour la défense de la plus sainte des causes; qu'un peuple infortuné, accablé de toutes les calamités, qui eut à lutter contre des forces supérieures, contre la disette, contre les fureurs d'une contagion meurtrière, contre la neutralité équivoque de deux voisins puissants, que ce peuple eut encore à se méfier de la sincérité de ceux qui se disaient ses amis, et qu'il eût à combattre la cruelle dissimulation de leur politique !

« Si la France et l'Angleterre nous abandonnent aujourd'hui et ne réalisent en rien les espérances qu'elles nous ont données, ce ne sera point ici l'acharnement de la Russie, ni l'inimitié de la Prusse, ni l'indifférence de l'Autriche, ce sera la soi-disant sympathie que la France et l'Angleterre nous ont montrée, qui aura causé notre ruine. Si ces deux puissances avaient repoussé avec vigueur, dès le commencement, nos demandes ; si elles nous avaient déclaré clairement, sans jamais changer de langage, même dans ces derniers temps, si elles nous avaient dit nettement : « Nous ne vous secourerons pas, quand même vous auriez « pendant sept mois, résisté à tout l'empire russe, quand « même vous auriez détruit le prestige qui le rend si fort; « nous ne vous secourerons pas, quand même vous auriez « éveillé les sympathies de toutes les nations, quand même « vous auriez mérité les louanges exaltées de l'Europe, par « votre courage, quand même vous mériteriez l'estime des « Cabinets par votre modération ; nous ne vous secourerons « pas, quand même tous les Polonais soumis à la domination « russe auraient révélé leurs sentiments patriotiques et « leur dévouement héroïque ; nous ne vous secourerons « enfin, ni par des motifs d'humanité et de justice, ni par « ceux d'une politique sage et généreuse ! »

« En entendant ces paroles, nous aurions reconnu tout le positif de la détermination des Cabinets de Paris et de Londres ; nous ne nous serions pas laissé bercer par des il-



lusions funestes et nous aurions eu recours à d'autres moyens de salut qui, peut-être, auraient assuré nos succès! Mais nous nous sommes reposés sur la noblesse et la sagesse des Cabinets, et, en nous y fiant, nous n'avons pas tiré parti de toutes les ressources qui s'offraient à nous, intérieurement et extérieurement, pour gagner l'approbation des Cabinets, pour mériter leur confiance; pour nous assurer de leur appui, nous avons subordonné notre marche au désir de les satisfaire et nous ne nous sommes jamais écartés de la ligne de la plus stricte modération, qui, peut-être, a paralysé bien des efforts qui nous auraient secondés. Et même, dans ces derniers temps, sans les promesses des Cabinets, nous aurions déjà peut-être frappé un coup décisif.

« Mais on nous demandait deux mois d'existence; nous crûmes qu'il fallait temporiser, ne rien laisser au hasard. Et nous nous persuadons aujourd'hui qu'il n'y a que le hasard qui peut nous sauver!..... Si les grandes puissances veulent nous sauver, elles le peuvent encore. Leur faire l'énumération de tous les avantages que cette conduite noble et généreuse leur ferait recueillir ne serait que répéter ce qui a été dit tant de fois; mais il faut leur faire observer que l'abandon barbare dans lequel on nous laissera, sans égard pour tous les préceptes de la justice et de la prudence, ne restera pas impuni, et nous pourrons prophétiser d'une voix mourante que des guerres et des maux terribles s'élèveront de notre tombeau sur l'Europe, désastres dont elle aurait été sauvée par notre existence... »

Abandonnés par les puissances amies, privés de tout secours, en butte aux hostilités patentes de la Prusse et de l'Autriche, réduits à leurs propres ressources, les Polonais soutinrent une lutte victorieuse pendant dix mois, *un* contre *dix!* Dans ces suprê-

mes déceptions, il leur vint de la France les marques de la plus touchante sympathie : le *Comité central Franco-Polonais,* institué dès le 28 janvier 1831, sous la présidence du général La Fayette, envoya à l'insurrection tous les fonds dont il pouvait disposer, et expédia, à ses frais, soixante médecins ou chirurgiens pour soigner les blessés et les cholériques.

Malgré des difficultés immenses, les Polonais auraient pu triompher; car, pendant huit mois, ils ont donné des preuves évidentes de courage et de persévérance. Il ne faut pas oublier qu'ils ont livré *onze* batailles, *soixante-huit* combats, et *quarante-quatre* engagements. Eh bien, après cette lutte, ils avaient encore, au mois de septembre, une armée de 70,000 hommes et un trésor considérable; et, pour répondre à cela, leurs ennemis n'avaient que 100,000 hommes et un trésor épuisé!

A l'attaque de Warsovie les Moskovites avaient perdu plus de 20,000 hommes; la diminution des forces de l'ennemi devait être nécessairement un avantage pour les Polonais, mais une fatalité incompréhensible semblait présider, dès le commencement, aux efforts de la nation.

Le grand-duc Constantin-Pavlovitsch, était dans un trouble qui lui ôtait toute force de volonté; on pouvait le garder comme otage, et l'on eut l'imprévoyante générosité de le laisser paisiblement partir avec 10,000 hommes de sa garde personnelle et 48 canons. Puis, le général Chlopicki qui, pendant

vingt-cinq ans, savait ce dont les soldats polonais étaient capables, dans les guerres de Pologne, d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, entre les années 1790 et 1815, et qui jouissait d'une confiance illimitée, s'empara, sans opposition, de la dictature. Mais pendant qu'il jurait *publiquement*, dans ses proclamations, qu'il agissait dans l'unique intérêt des Polonais, il écrivait *secrètement* à l'insu de la Diète et des Polonais influents, au Tzar Nicolas, la lettre suivante :

Warsovie, le 10 décembre 1830.

« SIRE,

« L'assemblée délibérante (Diète), malgré le talent et même la popularité de ses membres, est trop faible pour pouvoir ramener la tranquilité au milieu de l'orage. Convaincu de cette vérité, d'autant plus que j'ai devant les yeux l'expérience des jours de terreur qui viennent de s'écouler, j'ai résolu de réunir en ma personne le pouvoir exécutif dans toute son étendue, afin qu'il ne devînt pas la proie d'une foule d'agents provocateurs et de perturbateurs qui, timides à l'heure du danger, possèdent cependant l'art de tromper les masses par des mensonges, et de faire tourner à leur profit les nobles sentiments du peuple. Ennemi de l'anarchie, après avoir vu renverser par elle trois sortes de gouvernements, je me suis proposé d'appuyer le gouvernement provisoire par une force organisée, de rendre l'autorité à un seul homme, en l'entourant du secours de l'armée et de l'obéissance du peuple.

« Cette mesure, Sire, a déjà rétabli la tranquillité dans les esprits ; le soldat observe la discipline militaire, la populace retourne à ses occupations habituelles ; tous con-

fient, sans crainte, ce qu'ils ont de plus cher à une autorité qui désire le bien public et qui atteindra désormais ce noble but. En un mot, les troubles ont cessé et les traces du désordre s'effacent.

« Mais, Sire, ces sentiments qui, dans le cours de quelques heures, ont armé toute la capitale, qui ont réuni toute l'armée sous un même étendard; ces sentiments qui, comme une étincelle électrique, pénètrent tous les palatinats et y produisent les mêmes effets, ces sentiments, dis-je, brûlent dans tous les cœurs, et ne s'éteindront qu'avec leur dernier soupir.

« Il en est ainsi, Sire. La nation entière veut une liberté modérée; elle ne veut point en abuser : mais, par cela même, elle veut qu'elle soit à l'abri de toute violation et de toute agression : elle veut une constitution applicable à la vie pratique. Par un concours inouï de circonstances, se trouvant dans une position peut-être trop hardie, elle n'en est pas moins prête à tout sacrifier pour la plus belle des causes, pour son indépendance nationale. Cependant, Sire, loin d'elle est la pensée de rompre les liens qui l'unissaient à votre auguste volonté. Le gouvernement provisoire a déjà reconnu la nécessité d'envoyer à Saint-Pétersbourg deux députés qui ont été chargés de déposer aux pieds du trône de Votre Majesté Impériale et Royale, l'expression des volontés et des désirs de la nation, que les provinces polonaises anciennement incorporées à l'empire, fussent admises à la jouisssance des mêmes libertés que le royaume.

« Daignez, Sire, par humanité et par égard pour les bienfaits que vous avez répandus sur nous, au commencement de votre règne, accueillir avec bonté les prières dont ils sont l'interprète. Que la Pologne déjà reconnaissante à Votre Majesté Impériale et Royale pour les bonnes intentions que vous lui avez toujours montrées, que cette Pologne, dis-je, puisse vous entourer, Sire, de cet amour

qu'elle conserve dans son cœur pour son auguste régénérateur; que notre destinée s'accomplisse; et vous, sire, remplissant à notre égard les promesses de votre prédécesseur, prouvez-nous par des nouveaux bienfaits que votre règne n'est qu'une suite non interrompue du règne de celui qui a rendu l'existence à une partie de l'ancienne Pologne. Du reste, la jouissance des libertés qui nous sont assurées par la Charte n'est point une concession que le trône nous fera, ce ne sera que la simple exécution d'un contrat passé entre le Roi et la Nation, et confirmé par un serment réciproque.

« Connaissant, Sire, votre magnanimité, je dois espérer qu'une députation, qui n'a pour but que la paix, óbtiendra l'effet qu'elle se propose; les travaux du gouvernement provisoire sont consacrés à l'organisation intérieure du pays; ses ordonnances seront respectées comme les miennes propres, jusqu'au moment de la réunion du Sénat et de la Chambre des nonces et des députés, auxquels il appartiendra de prendre des mesures ultérieures.

« Sire, en ma qualité d'ancien soldat et de bon Polonais, j'ose vous faire entendre la vérité, car je suis persuadé que Votre Majesté Impériale et Royale daignera l'écouter. Vous tenez, Sire, dans votre main les destinées de toute la nation : d'un seul mot vous pouvez la mettre au comble du bonheur, ou d'un seul mot la précipiter dans un abime de malheurs.

« Plein de confiance dans la magnanimité de votre cœur, Sire, j'ose espérer qu'une effusion de sang n'aura pas lieu, et je me regarderai comme le plus heureux des hommes, si je puis atteindre au but que je me propose par la réunion intime de tous les éléments de bon ordre et de force.

« Je suis, etc.

« Joseph Chlopicki. »

Cette lettre est, presque en entier, un tissu de faussetés, car on sait très-bien, et le dictateur particulièrement, qu'aucun désordre n'accompagna l'explosion de l'insurrection quoiqu'elle fût provoquée par la tyrannie incessante du grand-duc Constantin et de sa police. Warsovie et tout le pays, étaient animés par un esprit de modération remarquable, et les vœux et les sentiments étaient unanimes dans le but de recouvrer l'indépendance nationale absolue. Des Polonais considérables, appartenant au duché de Posen et à la Galicie, offraient leur coopération à la cause, en tant que cela n'attirerait pas l'intervention armée de la Prusse et de l'Autriche. Une députation d'officiers polonais, nés dans les provinces polonaises envahies par la Russie, vint à Warsovie, en annonçant que le corps d'armée litvano-ruthénien, fort de 60,000 hommes, placé au delà du Bug et du Niémen, s'unirait à leurs frères de Pologne pourvu que le Dictateur y consentît officiellement; mais le Dictateur repoussa toutes ces patriotiques propositions en se réservant d'écrire la lettre que nous avons mentionnée plus haut!

Nicolas I, en recevant cette missive, affirma que lorsqu'elle viendrait à la connaissance de la Diète et du public, elle serait désavouée, et que, sa volonté à lui, était la soumission sans aucune condition, ou l'extermination des Polonais par une guerre implacable. Il disait : « Je *roulerai* d'abord la Pologne, et « ensuite j'irai rétablir l'ordre à Paris et à Bruxelles;

« je saurai museler les révolutions de France et de « Belgique, comme l'a su faire mon frère, l'empereur « Alexandre, en 1814 et en 1815 ! »

En effet, la Diète de Pologne, ayant pris connaissance des démarches ténébreuses de Chlopicki, et appuyée par toute la nation, le déposséda de la dictature.

Quant au désir du Tzar de *rétablir l'ordre en France et en Belgique*, on sait que c'est la Pologne du 29 novembre qui l'en empêcha, et à cette occasion nous citerons un extrait du discours prononcé à la Chambre des députés, le 11 septembre 1831, par le général La Fayette :

« ... Messieurs, toute la France est polonaise, depuis le vétéran de la grande armée qui parle de ses frères polonais, jusqu'aux enfants des écoles qui nous envoient tous les jours le produit de leurs faibles épargnes, pour aider la cause polonaise ; oui, toute la France est polonaise. Le gouvernement français, j'aime à le penser, est polonais aussi ; mais au nom de Dieu, qu'il le montre donc d'une manière énergique ; car enfin ce n'est que par énergie que nous pouvons réussir. L'empereur de Russie est certainement loin de nous ; il avait préparé contre nous des armées ; on en est convenu depuis. J'ai dit dans le temps, et en cela je me suis servi d'une expression bien faible encore, j'ai dit que *son avant-garde s'est retournée contre le corps de bataille.* C'est ce qui a sauvé l'Europe d'une guerre imminente. Je ne sais jusqu'à quel point l'empereur de Russie pourrait nous faire du mal à présent ? On parle de grands mouvements dans ses colonies militaires, de deux cents de ses officiers qui auraient été pendus. On assure que l'empereur

de Russie a comparé la conduite des colonistes militaires de Nowogrod-la-Grande avec celle des *rebelles polonais* et des *rebelles français*, qui sont tout un dans son esprit. Vous savez comme il traite les *rebelles polonais;* vous pouvez juger ce qu'il ferait des *rebelles français* s'il en avait les moyens? J'insiste donc pour la reconnaissance immédiate de la Pologne. »

Dans les mémorables batailles livrées entre le 14 et le 25 février 1831, les Polonais furent toujours victorieux. Le 26, le malheur voulut que le colonel Jean Skrzynecki fut proclamé généralissime. On pensait qu'il agirait autrement que l'ex-dictateur; mais durant six mois d'un si grand prix pour le succès, il ne combattit pas sérieusement, il énervait l'énergie des soldats, il repoussait les salutaires avis des généraux et ne croyait qu'à la diplomatie! Aussi lorsque le danger devint imminent, Skrzynecki fut déposé. Enfin pour mettre le comble à ces suprêmes infortunes, Jean Krukowiecki s'empara du pouvoir. Cet officier avait servi sous les ordres de Joseph Poniatowski, de Kosciuszko et de Dombrowski, de 1794 à 1815; en 1831, il occupait la place de gouverneur militaire de Warsovie, mais par la fougue de son caractère, il parvint à renverser le gouvernement national, présidé par le prince Adam-Georges Czartoryski, et qui siégea du 28 janvier au 16 août; et dans le but de faire *régner l'ordre à Warsovie*, il écrivit à Nicolas I la lettre suivante :

Warsovie, 7 septembre 1831, à 6 heures du soir.

« Sire,

« Chargé dans ce moment même du pouvoir de parler à Votre Majesté Impériale et Royale, au nom de la nation polonaise, je m'adresse par S. Exc. M. le maréchal Paskévitsch, comte d'Erivan, à votre cœur paternel. En nous soumettant sans aucune condition à Votre Majesté, la nation polonaise sait qu'Elle seule est à même de faire oublier le passé et de guérir les plaies profondes qui ont lacéré ma patrie.

« Le comte Jean Krukowiecki,

« Général d'infanterie, président du Gouvernement. »

IX

Le soulèvement qui éclatait à Warsovie le 29 novembre 1830, se répandit dans toute l'ancienne Pologne, et la Litvanie et les Terres Ruthéniennes, c'est-à-dire les goubernies de Wilno, de Minsk, de Grodno, de Witebsk, de Mohilew, de Wolynie, de Podolie et de Kiiovie, répondirent à ce soulèvement par une prise d'armes générale. Les troupes moskovites qui ne pouvaient pas vaincre l'insurrection dans ces provinces, firent penser au tzar Nicolas Ier, qu'il fallait employer d'autres moyens que celui des armes et il demanda à l'Église de lancer son anathème contre les insurgés litvano-ruthéniens. A cet effet, il écrivit une lettre autographe au métropolitain *Gaspard*, en lui adjoignant d'excommunier quiconque ne déposerait pas les armes, et quiconque s'unirait aux combattants, appelés *rebelles* et *révolutionnaires* par le tzarisme.

Le métropolitain, avec la dignité qui lui était propre, répondit par un refus motivé, disant : « Que le « souverain dans cette circonstance est en plein « désaccord avec l'esprit de l'Évangile qui veut ra-

« mener par la persuasion, et jamais par la violence.
« Au moyen âge, ajoutait-il, on usait fréquemment
« de l'excommunication, mais au dix-neuvième siè-
« cle, l'Église n'a pas de foudres, elle a des prières
« et des miséricordes. D'ailleurs, dans les événements
« actuels, la politique joue le premier rôle, et la reli-
« gion est respectée par ceux qui défendent leur pa-
« trie; les églises, les couvents et les ministres du
« Seigneur sont vénérés partout. En conséquence, il
« se remet à la justice du souverain pour mettre un
« terme à la lutte, en reconnaissant les droits et les
« demandes légitimes d'une nation trop longtemps
« malheureuse ! »

Cette lettre fut écrite en présence de l'abbé Skierniewski et du secrétaire laïque, qui l'expédia immédiatement pour Saint-Pétersbourg. Mais Nicolas n'en tint pas compte et employa d'autres moyens pour arriver à son but. Il fallait corrompre l'entourage du métropolitain, et il jeta les yeux sur l'abbé Skierniewski; il fit offrir à cet homme de l'argent, des décorations, et même le titre d'évêque, s'il voulait le seconder.

Un jour que l'abbé Skierniewski avait soumis à la signature du métropolitain différents actes diocésains, il glissa un mandement d'anathème et d'excommunication contre les insurgés litvano-ruthéniens. Sans se méfier, le métropolitain y apposa sa griffe.

En possession de cet acte criminel, l'infidèle ser-

viteur s'empressa de le faire afficher dans la cathédrale de Luçk, et dans toutes les paroisses voisines.

Par malheur, l'évêque-official Podhorodenski, qui résidait ordinairement à Luçk, s'était rendu près de son neveu Gaëtan Podhorodenski, maréchal de la noblesse du district de Rowno, et où se trouvait une église paroissiale. Si l'évêque eût été à Luçk, le faux mandement ne se serait pas propagé, parce que immédiatement il l'aurait fait arracher des murs de la cathédrale. Mais il était, comme nous l'avons dit plus haut, dans une paroisse éloignée, où il entendait la messe.

Le curé de cette paroisse monta en chaire et se mit à lire le mandement métropolitain. Aux premiers mots de cette lecture, l'évêque Podhorodenski devint d'une pâleur livide; il semblait en proie à la plus violente émotion. Tout-à-coup, il saisit le bras d'un prêtre qui était à ses côtés et lui dit : « Qu'est-ce que « c'est? Est-ce une hallucination? ou mes oreilles « me trompent-elles?» Mais le prêtre baissa la tête et ne répondit rien. Alors, se levant précipitamment, l'évêque fit signe de la main qu'il voulait parler, et dit d'une voix tonnante : « Arrêtez, Monsieur le Curé, « ne finissez pas! Ce mandement est faux; jamais « rien de pareil n'a pu sortir ni du cœur, ni de la tête, « ni de la plume du métropolitain Cieciszowski ! »

Le curé se tut; le public étonné se presse autour de l'évêque qui se récrie de nouveau : « Non, c'est « impossible! c'est une œuvre satanique; je pars à

« l'instant pour Luçk, et je finirai par découvrir l'au-
« teur d'une pareille infamie ! »

Parmi les serviteurs dévoués du métropolitain, on remarquait Gawronski, maître d'hôtel qui dirigeait la maison, et Jacques Sobolewski, valet de chambre ; tous deux, depuis 40 ans, étaient attachés à la personne du métropolitain. Ces deux hommes, d'une rare probité, étaient aimés et estimés de tous.

Quand la trahison s'accomplit, Jacques était absent. Gawronski était donc le seul qui pût éclairer le métropolitain sur les faits odieux qui venaient de se passer; mais il manqua de courage, craignant de porter un coup mortel à son illustre maître. Donc le crime de Skierniewski demeura momentanément impuni !

Après la lecture du mandement dans la cathédrale, la population de Luçk manifesta le plus violent désespoir; on disait qu'une semblable iniquité ne pouvait être attribuée à un saint homme, comme le métropolitain, modèle de toutes les vertus chrétiennes, et animé d'un si profond amour pour son pays. Le bon sens public et la confiance qu'il inspirait, justifiaient le métropolitain. On pressentait que la perfidie tataro-moskovite avait joué un rôle principal dans cette ténébreuse affaire. Mais au milieu de la douleur générale, on remarquait Gawronski que rien ne pouvait consoler du malheur de son maître, et cependant il n'osait pas dénoncer le coupable, ou du moins celui qu'il soupçonnait ?

Le palais du métropolitain devenait désert. Ses plus chauds amis ne voulaient pas l'aborder, dans la crainte d'avoir à donner des explications sur ce qui venait de se passer. Le métropolitain s'alarma de l'abandon où on le laissait, et demanda à Gawronski, par quelle cause personne ne venait plus au palais? A quoi Gawronski répondit avec la plus grande circonspection : « Il ne m'appartient pas d'apprécier « les motifs pour lesquels le palais de Votre Éminence « est abandonné par les visiteurs. Les circonstances « exercent une immense influence sur les actions « humaines. Je me trouve moi-même sous cette in- « fluence inexplicable, aussi, je désire m'entretenir « en particulier avec Votre Éminence. »

A ces paroles, l'abbé Skierniewski devint pâle comme la mort, et sortit sans dire un mot.

Le métropolitain s'aperçut de cette disparition subite, et, d'une voix tremblante, pressa Gawronski de s'expliquer. Celui-ci répondit alors : « Eminence, « mon âge et mes forces, qui faiblissent ne me per- « mettent plus d'être à la tête de votre maison, je « veux aller me reposer dans ma famille, et je vous « demande la grâce de m'accorder mon congé. »

Le métropolitain fut attristé par cette déclaration inattendue et répondit : « Qui peut vous déterminer « dans une pareille démarche? Ai-je eu, à mon insu, « quelque tort envers vous? Ce serait bien contraire « à ma volonté, car, j'ai toujours rendu justice à votre « dévoûment à ma personne, comme à votre grande

« probité pour la gérance de ma maison. Et, pour
« m'abandonner, vous choisissez le moment où vos
« services m'étaient le plus indispensables. Quand,
« privé de la vue, je suis à la merci des autres, et
« quand je lutte contre les malheurs qui accablent
« les Polonais, et qui les rendent victimes de l'astu-
« cieuse politique russe. Vous pouvez tout me dire,
« et je veux savoir toute la vérité. »

Malgré l'invitation du métropolitain, Gawronski n'eut pas la force d'avouer ce véritable motif; il craignait que l'âge, la santé du métropolitain ne lui permissent pas d'entendre une pareille révélation, sans en être foudroyé; il répéta donc ce qu'il avait dit, mais en ajoutant qu'il ne quitterait pas son poste, avant qu'il ne fût remplacé. Après quoi il s'inclina profondément, et sortit.

En rentrant chez lui, Gawronski trouva quelques personnes qui l'y attendaient; il leur raconta ce qui venait de se passer, lorsque survint Jacques Sobolewski qui dit : « Au nom du ciel, donnez-moi
« l'explication du mystère qui plane sur ce palais;
« tout le monde est ému, agité; vous, le premier,
« vous êtes bouleversé, et personne ne veut parler! »

— « Hélas! vous le savez ce mystère, reprit Ga-
« wronski; on a lu le mandement dans la cathé-
« drale! »

A ces mots, Jacques se promena de long en large, se frappant le front, et disant : « Non, ce n'est pas
« possible; ce n'est pas l'œuvre de notre métropoli-

« tain; c'est l'œuvre d'un traître; c'est un produit de « l'enfer. Notre saint prélat est innocent. Il faut que « nous dévoilions le coupable. Allons, Monsieur le « maître d'hôtel; présentons-nous devant le métro- « politain ! »

En entrant dans la chambre du prélat, ils y trouvèrent l'oculiste Angel qui lui présentait un breuvage, et deux chanoines qui causaient à voix basse. Gawronski s'arrêta près la porte d'entrée, mais Jacques marcha droit vers le métropolitain, s'agenouilla et lui baisa les genoux.

— « Qui est là, demanda le prélat?

— « C'est moi, c'est Jacques, votre fidèle ser- « viteur.

— « Ah, que je suis content de te revoir. Toi, n'est- « ce pas, tu ne m'abandonneras pas ! » Et il mit ses deux mains sur la tête de Jacques, qui reprit ainsi :

— « Mon très-illustre Seigneur, pourquoi avez- « vous maudit ces pauvres insurgés polonais ? »

Frappé comme d'un coup de foudre, le métropolitain s'écria : « Que dis-tu ? Comment, moi, maudire « mes frères ? Tu rêves ; tu n'as jamais pu entendre « un pareil blasphème ! » Puis, s'adressant aux personnes présentes, il dit : « Éclairez-moi, je vous en « conjure, au nom de Dieu, et au nom de notre in- « fortunée patrie ! »

Alors Gawronski lui révéla ce qui s'était passé. Le métropolitain leva les mains au ciel, et s'écria : « Com- « ment ? moi, j'aurais maudit mes frères ? Serait-il

« possible qu'un prêtre parjure à sa foi, m'eût trahi
« devant ma tombe entr'ouverte ? Que le Dieu de
« miséricorde le lui pardonne ! »

Il ne put en dire davantage ; il s'affaissa sur son fauteuil, et mit la main sur son cœur, comme s'il voulait en contenir les battements. Le docteur s'approcha de lui, lorsqu'en ce moment même, un domestique annonça l'arrivée de l'évêque Podhorodenski.

En entendant ce nom, le métropolitain se ranima et dit :

— « Cher évêque, savez-vous à quelles épreuves
« je suis soumis ?

— « Oui, Éminence, je sais tout, mais je n'ai pas
« cru et je ne croirai jamais, à votre participation
« à cet acte inique !

— « Que Dieu vous bénisse, cher collègue ; ces
« paroles sont comme un baume versé sur une dou-
« leur infinie ! »

Puis il réfléchit quelques instants, et continua ainsi : « Je touche à la dernière épreuve que Dieu
« m'a réservée. Je suis pur aux yeux de Dieu ; mais
« il faut que je demeure pur aux yeux des hommes.
« J'ai besoin de m'épancher avec vous. »

L'évêque Podhorodenski fit signe aux assistants de se retirer, mais il était persuadé que personne n'avait jamais douté de la sainteté du métropolitain.

Après une demi-heure d'entretien, l'évêque dit à Gawronski d'expédier immédiatement trois courriers :

l'un à M. Bystry, à Jwanczycé ; l'autre au prince Frédéric Lubomirski, à Rowno ; et le troisième au célèbre médecin Domher.

Les trois personnes invitées par l'évêque se hâtèrent de venir.

Après une consultation des docteurs Angel et Domher, on reconnut la gravité du mal. Le cœur du métropolitain était gravement atteint. A huit heures du matin, l'évêque vint chez l'illustre malade, et ils causèrent seuls pendant longtemps. Puis, le clergé se réunit dans la cathédrale et fit des prières ferventes pour le rétablissement du prélat. A dix heures, MM. Bystry et Lubomirski furent introduits dans la chambre à coucher du métropolitain qu'ils trouvèrent dans son lit. Il avait conservé toute sa présence d'esprit. Il raconta l'infernale machination moskovite dont il avait été victime. Il remit à ces deux seigneurs son testament, parce qu'ils avaient été nommés ses exécuteurs testamentaires. Il légua à ses domestiques tout l'argent comptant qu'il possédait. Il fit déposer dans le trésor du chapitre ses bijoux, ses riches décorations ornées de diamants, ses habits pontificaux : en un mot tout ce qu'il possédait de précieux, ne laissant à sa famille que ses effets particuliers et son argenterie.

Dès l'aube du jour, la cour et les avenues du palais épiscopal, étaient envahis par les populations ; tout le monde voulait savoir des nouvelles, et priait avec ferveur pour la guérison du métropolitain. A cet

empressement, se joignaient les citoyens notables des environs.

Après un nouvel entretien avec Bystry et Lubomirski, le métropolitain se fit habiller, et on le transporta dans son lit, dans la chapelle. Il entendit la messe ; et, au milieu de ce grand recueillement, les bruits des sanglots de la foule qui stationnait dans la cour du palais, arrivaient jusqu'au mourant. A l'issue de la messe, on ouvrit les portes des appartements, et on vit arriver l'évêque Podhorodenski, qui portait le saint-sacrement, et suivi de tout le clergé du Chapitre.

Après avoir reçu l'extrême-onction, le métropolitain se fit soulever et dit :

« Je sens approcher mes derniers moments.
« Comme chrétien fidèle, j'ai dû, avant tout, justifier
« ma conduite à Dieu omnipotent ; comme Polonais,
« je dois me justifier du reproche qu'on me fait. »

Puis il remit au prince Lubomirski la lettre originale de Nicolas I, qui fut lue en traduction polonaise ; et le secrétaire particulier lut la copie authentique de la réponse qui avait été écrite par ce dernier sous la dictée du métropolitain, et qui fut envoyée par lui à Pétersbourg. Après cette double lecture terminée, le métropolitain reprit en ces termes :

« Maintenant vous pouvez juger, par les pièces,
« quelle a été ma conduite, et quelles étaient mes
« intentions. Cependant, pour que le doute ne pèse

« pas sur ma mémoire, je vais faire à haute voix, ma « déclaration devant Dieu et devant les hommes! »

Le bernardin, confesseur ordinaire du métropolitain, s'agenouilla au pied du lit et reçut la confession de toute la vie religieuse, politique et civile, du métropolitain. Cet acte de sainteté, presque sans exemple dans les fastes de l'Église, pénétra d'admiration et de respect, tous les assistants. C'était pour tous un sujet d'édification que le spectacle d'un prélat soumis à tant de vicissitudes, en proie aux suggestions des ennemis de la foi, aux tentations du monde, pouvant dire le fond de son âme et de sa conscience aux hommes, comme il l'avait dit à Dieu.

La confession dura une demi-heure. Le bernardin lui donna l'absolution, et le prélat affaibli par tant d'efforts, prit une cuillerée de potion calmante. Puis, il put prononcer encore les paroles suivantes :

« C'est à vous tous qui m'entourez, à mes derniers « moments, de défendre ma mémoire, si mes enne« mis avaient encore le triste courage de l'attaquer. « Je suis persuadé que Dieu sera miséricordieux « pour les Polonais qui combattent et se dévouent en « ce moment, pour leur patrie. Aussi, c'est du fond « du cœur, et comme chef de notre sainte Église, en « ce pays, que je bénis tous indistinctement, et les « combattants et tous ceux qui sont avec eux, de « pensée et d'intentions. Je prévois que les épreuves « de notre patrie ne touchent pas encore à leur fin, « mais un jour viendra, où Dieu prendra en pitié

« les souffrances imméritées de notre infortunée « patrie ! »

Les larmes et les gémissements des assistants furent la seule réponse qu'on pût faire aux dignes et touchantes paroles du métropolitain. Il pencha sa tête sur sa poitrine; on entendait à peine sa respiration. Le docteur lui prit sa main qui était déjà glacée; le pouls ne battait plus. L'âme du juste avait quitté le corps périssable.

Le métropolitain Kasimir-Gaspard Colonna Cieciszowski mourut le 28 avril 1831, âgé de quatre-vingt-six ans.

Pendant l'agonie du métropolitain, personne n'avait pensé au coupable abbé Skierniewski, et à son complice, le tzar Nicolas. Mais, après la mort du prélat, on dut prendre possession des archives du Chapitre, confiés à la garde de l'abbé Skierniewski. On envoya une personne, qui revint en disant que la porte de l'abbé était fermée à clef. On parut étonné, et à l'instant l'évêque Podhorodenski, avec sa suite, s'y rendit pour constater le fait. On frappa, on appela sans recevoir de réponse; enfin on enfonça la porte. Lorsqu'on entra, dans la chambre à coucher, l'évêque recula épouvanté. Skierniewski était étendu sur le parquet; d'une main crispée il tenait un fauteuil renversé à ses côtés. Son visage défiguré, montrait des grands yeux ouverts qui sortaient presque de l'orbite. Il fut impossible de constater quel était le genre de mort auquel il avait suc-

combé. Était-ce une apoplexie foudroyante, était-ce le poison? Nul ne le sait.....

Quel contraste entre ces deux morts : l'une est celle du juste qui retourne dans la patrie céleste; l'autre est celle du réprouvé qui s'abîme dans l'enfer!

Quand on embaumait le corps du métropolitain, les médecins découvrirent que la mort avait été le résultat de la rupture d'un vaisseau du cœur, mais Dieu lui avait donné la grâce de vivre assez, pour donner l'exemple de tous les devoirs chrétiens.

Sa dépouille fut inhumée dans la cathédrale de Luçk, qu'il avait restaurée à ses frais, et repose sous un mausolée élevé par l'abbé Piwnicki, son successeur à l'évêché de Wolynie.

L'abbé *Gaspard* avait occupé pendant cinquante-six ans l'évêché de Tebeste, *in partibus;* quarante-trois ans celui de Kiiovie; vingt-neuf ans celui de Luçk, et quatre ans il fut métropolitain. Il vécut sous les pontificats de huit papes : Benoît XIV, Clément XIII, Clément XIV, Pie VI, Pie VII, Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI; et il fut témoin de six règnes : de Frédéric-Auguste III, de Stanislas-Auguste IV, de Catherine II, de Paul I, d'Alexandre I et de Nicolas I.

Nous devons nous incliner devant les décrets impénétrables de la Providence qui soumet la Pologne et les Polonais à de si longues et si cruelles épreuves; mais nous, vivant encore au milieu de ces luttes

désespérées, nous croyons remplir notre devoir de catholique et de Polonais, en offrant au monde, et dans une langue universelle, le **Type édifiant d'un évêque polonais.**

Lé. — Ch.

Paris, 29 novembre 1865.

Paris. — Imp. de P.-A. Bourdier et C.ie, rue des Poitevins, 6.



